Ami du Clergé du 27 mars 1930

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Le surnaturel et les miracles *(fin)*. — XII. Les objections contre les miracles de Lourdes, 177. — XIII. Les arguments de la libre-pensée contre les miracles en général, 179. — XIV. Portée du miracle ; pourquoi l'on ne veut pas croire au miracle, 182.

Petit Carême *(fin)*. — VI. Les préliminaires de la Passion, 184.

Pour le dimanche des Rameaux. — Faites vos Pâques, 186.

Cinq minutes d'Evangile. — XXI. *Dimanche des Rameaux :* Les souffrances de Jésus, 188.

La prédication des choses qui nous entourent. — 23. Le lierre, 189. — 24. Le papillon, 189. — 25. Le printemps, 190.

Allocution pour une Messe de départ. — Le vrai pacifisme, 191.

LE SURNATUREL ET LES MIRACLES

XII

LES OBJECTIONS CONTRE LES MIRACLES DE LOURDES

Mes frères,

Je vous ai promis d'exposer dans cet entretien les objections que l'incrédulité élève contre les miracles de Lourdes. Ces objections visent à détruire dans les esprits la croyance au surnaturel, tendance qui constitue pour les âmes, et pour les âmes chrétiennes en particulier, un danger évident. Nier le surnaturel, c'est nier la liberté et la bonté de Dieu ; que dis-je ? c'est nier son existence même. Nous ne pouvons laisser circuler sans réponse cette idée aussi fausse qu'impie.

Vous allez voir, au surplus, que, pour subtiles que soient les formes dont on l'habille, elle ne repose sur aucune base solide. Un professeur, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, écrivait, il n'y a pas longtemps, ces lignes où s'accusent nettement le préjugé des incrédules : « Que ce soit au temple d'Epidaure, au pèlerinage de La Mecque, au tombeau du diacre Pâris ou à la Grotte de Lourdes, c'est la foule des malheureux, des souffrants, des abandonnés, qui veut une guérison. L'exaltation exaspérée par les chants, les prières, énervée par l'attente, stimulée par quelques fanatiques, devient telle que le miracle finit par se produire ; il est engendré par l'autosuggestion collective [1]. » C'est simple, comme vous voyez. Au fond, les miracles ne sont pas des miracles, ce sont des faits on ne peut plus naturels !...

Eh bien ! non ; il n'y a aucun rapport entre Epidaure, La Mecque, le cimetière St-Médard et Lourdes, et l'explication de ce prétendu savant est une affirmation inconsidérée, celle d'un savant aveuglé et d'un fanatique d'un autre genre que celui qu'il prétend stigmatiser.

Voici, du reste, les trois explications que ses semblables proposent, pour expliquer l'inexplicable :

1° La *force curative* de l'eau de la Grotte ;

2° La *suggestion* dont vient de parler notre professeur si mal informé ;

3° Une *force naturelle* inconnue.

Cette triple explication n'en vaut pas une seule qui serait bonne, et elle trahit l'embarras de nos libres-penseurs. En émettant trois suppositions, ils montrent qu'ils n'ont aucune solution certaine à offrir. De fait, nous allons le voir, ni la première, ni la deuxième, ni la troisième n'ont la moindre efficacité.

I

Les miracles de Lourdes ne viennent pas de la vertu curative de l'eau de la Grotte. Des chimistes en ont fait l'analyse officiellement, et voici la conclusion du rapport de l'un d'eux : « Cette eau ne renferme aucune substance active, capable de lui donner des propriétés thérapeutiques marquées. »

— Ne serait-ce pas l'effet thérapeutique des bains glacés dans la piscine ?

— Jamais les bains froids n'ont produit les guérisons foudroyantes que l'on enregistre tous les ans à Lourdes, et d'ailleurs les miracles ne s'opèrent pas seulement aux piscines ; ils se produisent tout aussi bien sur l'esplanade, devant la Grotte, aux processions du Saint-Sacrement où l'influence de l'eau est évidemment nulle.

Cette explication doit être rejetée.

II

Ne serait-ce pas la suggestion qui provoquerait la guérison ?

— Il est certain que beaucoup de malades viennent à Lourdes, le cœur plein d'une immense espérance, et que le spectacle qui se déroule jour et nuit sous leurs yeux ne peut manquer de les émouvoir et même de les secouer jusqu'aux dernières profondeurs de l'âme. Mais il ne suffit pas d'être ému, excité ou même enflammé, pour guérir. De plus, suggestionnez-vous tant que vous voudrez, que l'on vous suggestionne tant qu'on voudra, jamais la suggestion, dont l'action lente est progressive et limitée, ne réduira votre membre luxé, n'arrêtera l'évolution de votre tumeur, n'améliorera votre ataxie locomotrice ou votre sclérose, ne produira l'allongement d'une jambe trop courte !

Cette explication doit être rejetée comme la première.

— C'est le fluide qui émane des foules !

— Un fluide est assez difficile à définir et beaucoup en parlent qui seraient fort empêchés de nous dire ce que c'est. Admettons pourtant, si l'on veut, qu'il y a un fluide des foules. Mais alors, ce fluide existe partout où des foules se rassemblent, et des foules il n'y en a pas qu'à Lourdes ! Il y en a dans les théâtres, dans les hippodromes, sur les places publiques aux jours de revues ou de fêtes civiques, devant les mairies et les préfectures, le jour d'élection. Avez-vous jamais constaté que le fluide de ces foules ait guéri la tuberculose pulmonaire et péritonéale, les reins flottants, les fistules gastriques, les tumeurs gastro-hépatiques, les méningites tuberculeuses, le mal de Pott cervical ou lombaire, la pleurésie chronique et la péritonite bacillaire ?... Jamais ! Alors que venez-vous nous parler de ce fluide des foules, en réalité inexistant, au moins comme remède aux maladies qui torturent la pauvre humanité ?

A un professeur qui attribue les miracles de Lourdes à l'autosuggestion, le Dr Vallet, président du Bureau des constatations, répond avec ironie : « Qu'attendez-vous pour pousser à la création, à l'heure où l'angoissante question du cancer est à l'étude, où le problème de la vaccinothérapie de la tuberculose est si discuté, pour pousser, dis-je, à la création de centres lourdais qui, usant des procédés thérapeutiques dont vous avez si bien su analyser et isoler les éléments, apporteraient à l'humanité

[1] H. Roger, *Les Religions révélées.*

souffrante la contribution de leurs cures prodigieuses ? » Défi qui ne sera pas relevé. Ces charlatans savent trop bien que leur théorie est inopérante dans la pratique, et que leur tentative ne mènerait à rien. L'explication par l'autosuggestion doit être abandonnée comme les deux précédentes [1].

[1] Le Dr Vallet, Président du Bureau des Constatations médicales, dans sa réfutation des idées du professeur Roger, cite un cas où l'autosuggestion n'a évidemment aucune part : « Permettez-moi cependant, Monsieur le Doyen, d'apporter à l'ingénieuse thérapeutique des guérisons de Lourdes, dont vous voulez bien nous révéler la pratique, quelques informations expérimentales qui peut-être ébranleront le fragile et simplet château de cartes sur lequel vous avez édifié vos déductions scientifiques.

Cette année 1929, le 20 mars, est venu à Lourdes demander à la Sainte Vierge sa guérison, un belge du nom de Thiem Théophile-Joseph-André. Cet homme est né le 4 avril 1897 à Liège, où il demeure, rue Fond-Pirette, nº 147. Il est employé de banque.

A Lourdes, il est descendu à l'Hôtel Victoria. A son arrivée, il était porteur de deux certificats médicaux signés, l'un du Dr H. Stainier (voies digestives, rayons X) exerçant à Liège, 40, rue du Jardin-Botanique ; l'autre du Dr Ch. Roersch, même localité, 17, rue de la Paix.

Le premier de ces certificats est une véritable observation médicale qui nous apprend que Thiem était atteint de dysphagie œsophagienne ayant nécessité une gastrostomie opérée par le signataire du second certificat, le 2 novembre 1928.

Lorsque Thiem arriva, le 20 mars dernier, il me fit part de ces certificats, dont le plus récent portait la date du 15 de ce même mois. Je constatai, pansement enlevé, la présence de la sonde par laquelle il s'alimentait, une nélaton nº 19 2/0 en caoutchouc rouge simple, garnie en son milieu de tours de sparadrap adhésif dont l'ensemble formait bouchon d'un centimètre de diamètre environ. Ce bouchon obturait exactement la plaie stomacale devenue à l'usage tout à fait ronde et au travers de laquelle la sonde entrait et sortait avec la plus grande facilité.

Les 21, 22, 23 et 24 mars, Thiem, qui prenait chaque jour deux bains de piscine, ne vit aucun changement survenir dans son état ; mais le 25, au matin, après une nouvelle immersion, il ne put réintroduire dans l'orifice stomacal la sonde qu'il avait ôtée quelques instants auparavant. Cet orifice, qui datait de près de cinq mois, venait d'être complètement refermé, au point qu'avec un stylet, et quelques instants plus tard, il me fut impossible de seulement en retrouver la trace. Comme complément de cette inexplicable guérison, Thiem, à midi, s'alimentait *per os* du menu commun de l'hôtel, et depuis lors, aucune crise d'œsophagisme n'a reparu.

Or, je vous dirai, Monsieur le Doyen, qu'au jour où Thiem a été guéri, 25 mars, il n'y avait à Lourdes aucun pèlerinage organisé, le premier, comprenant des malades, devant avoir lieu du 17 au 22 avril ; il ne s'y trouvait d'autres souffrants que lui, les deux hôpitaux de la Grotte (1200 lits) étaient vides et n'avaient pas encore ouvert leurs portes ; on n'entendait aucun chant, aucune prière et je puis vous assurer qu'on ne rencontrait sur l'esplanade aucun de ces fanatiques spécialistes de stimulation dont vous nous révélez l'existence et la profession.

Et alors, Monsieur le Doyen, que reste-t-il de vos allégations, de votre thérapeutique grotesque, de l'exaltation exaspérée par les chants et les prières, de l'énervement de l'attente, de la stimulation par des fanatiques qui produisent le miracle ?

Que reste-t-il de cette suggestion simultanément personnelle et collective ? Rien, absolument rien, pas même de la baudruche dégonflée. Avouez, Monsieur le Doyen, que, pour un personnage de votre fonction, c'est peu, et je me permettrai de vous avouer qu'inférant du chapitre au restant de l'ouvrage, je me suis dit que, si les documents dont vous vous êtes servi pour bâtir vos *Religions révélées* sont aussi inconsistants que sont fantaisistes vos connaissances sur les guérisons de Lourdes, sa lecture ne vaudrait pas la peine d'être poursuivie. Quant à lire un roman comme délassement de l'esprit, Courteline est plus gai ! »

(*La Croix*, 21 déc. 1929).

III

Alors, c'est une force naturelle inconnue ?

— Etrange recours ! Position désespérée ! Si c'est une force inconnue qui réalise les miracles de Lourdes, vous ne la connaissez pas plus que moi. Vous ne l'avez jamais vue en acte. Vous n'avez donc pas le droit de l'invoquer.

— Nous la supposons.

— Soit, mais dans ce cas, cette force naturelle inconnue que vous supposez doit, comme toutes les forces de la nature, être soumise à des lois, agir d'une manière constante, invariable dans certaines conditions toujours les mêmes, et ces conditions réalisées, le phénomène devrait toujours et infailliblement se produire. Or, la force qui agit à Lourdes se révèle indépendante, au point qu'elle défie et déjoue toutes les prévisions humaines. Cette force est une force libre, qui n'agit qu'à son heure, dont l'intervention n'est jamais prévisible. Il y a plus : cette force se révèle, non seulement guérissante, mais créatrice. Elle introduit dans un corps de malade, par exemple pour la reconstitution d'une jambe trop courte, une quantité de phosphate de chaux qui ne se trouve pas dans le corps humain. Et comme elle crée, elle anéantit. Elle détruit en un instant les cellules cancéreuses, sans en laisser de trace. Cette force inconnue dont vous parlez n'est donc pas une force naturelle, de tels effets étant au-dessus du pouvoir de la nature.

Voilà, m. f., loyalement présenté, ce fait des miracles de Lourdes sur lequel la Libre-Pensée a établi une sorte de conspiration du silence, quand elle n'en donne pas des explications ridicules.

Vous résistez à l'évidence, leur dirais-je volontiers. Vous êtes en contradiction avec l'esprit scientifique véritable, qui est la soumission au fait. Vous n'admettez la vérité qu'à la condition qu'elle rentre dans vos cadres. De plus, vous jugez de loin, sans voir, sans savoir. A Lourdes, le surnaturel n'a pas fait que passer, venu avec la petite Bernadette pour s'en aller avec elle ; il n'y a pas seulement laissé une trace lumineuse vite évanouie ; il y est à demeure, il s'y est installé. Il est facile de l'y surprendre, de l'étudier, de le vérifier.

Vous ne croyez pas au miracle ? Vous le déclarez impossible ? Pourquoi n'y allez-vous pas voir ? Pourquoi ne consultez-vous pas au moins les procès-verbaux du Bureau des constatations ? Vous ne seriez pas alors le sectaire qui ricane sottement sans savoir, ou qui discute en l'air avec l'ardeur aveugle de l'ignorance ou de l'incompétence !

On raconte qu'aux jours des apparitions, alors que des milliers de personnes entouraient la petite Voyante en extase, un gendarme, se tournant vers la foule, fièrement campé devant elle et les bras croisés sur les brandebourgs de sa poitrine, s'écria : « Et dire que c'est en plein XIXe siècle que l'on voit de telles superstitions, de telles folies ! » Ceux qui nient les miracles ressemblent à ce gendarme : ou ils ne voient pas ou ils ne veulent pas voir. Vous, encore une fois, allez à Lourdes : regardez d'un regard loyal ce qui s'y passe. Au retour, vous ne douterez pas plus que moi et que tous ceux qui y sont allés sans préjugés, et qui s'y sont comportés en témoins de bonne foi.

Le miracle auquel, au nom d'une science orgueilleuse et aveuglée, on ne voulait pas croire, s'impose aujourd'hui à tous, comme au temps où Jésus remplissait de prodiges la Judée et la Galilée. Et ce qu'il y a de plus frappant peut-être, c'est que, pour les médecins et les savants les plus qualifiés, ces miracles sont reconnus authentiques, réels, certains.

* *

J'en arrive à conclure, et je conclus que le surnaturel existe, qu'il y a eu des miracles et qu'il y en

a encore. Conclusion qui entraîne comme conséquence la divinité du Catholicisme et de l'Eglise, car le miracle est le sceau de Dieu. Là où il y a le miracle, il y a Dieu. Et comme le prodige est à demeure à Lourdes, c'est donc que la puissance de Dieu se manifeste à Lourdes.

En ces jours où la foi est si combattue au dehors et au dedans, — je veux dire dans les âmes, — et si vacillante, vous pourrez désormais chasser les doutes qui viendraient vous assaillir. Vous avez une preuve que vous êtes dans la vraie religion, sachant que votre religion est la religion du miracle [1]. Dès lors, vous lui serez encore plus attachés et vous la pratiquerez avec une fidélité plus grande, chrétiens d'autant plus pieux et plus fermes que vous serez plus convaincus.

Dimanche j'attaquerai les arguments de la Libre-Pensée, non plus seulement contre les miracles de Lourdes, mais contre le miracle en général. Question nécessaire au premier chef, et sur laquelle vous voudrez encore être renseignés.

[1] Cf Mgr Chollet, *Le fait de Lourdes*; — Bertrin, *Lourdes*; — Buysse, *L'Eglise de Jésus*.

XIII

LES ARGUMENTS DE LA LIBRE-PENSÉE CONTRE LES MIRACLES EN GÉNÉRAL

Mes frères,

Vous avez sûrement entendu formuler, contre notre croyance aux miracles, certaines objections qui, peut-être, vous ont troublés. Déjà je vous en ai présenté quelques-unes, et vous en avez constaté la faiblesse, ou plutôt l'inanité. Il en est d'autres qui courent le monde, plus savantes ou plus subtiles, qu'il est nécessaire aussi que je vous expose et que je réfute devant vous. Vous allez vous rendre compte qu'elles ne sont pas, elles non plus, très solides, ni à plus forte raison aussi invincibles que le croient un peu naïvement ceux qui les opposent à notre foi.

Nous allons les passer en revue l'une après l'autre.

* *

1. Vous entendrez dire ou vous lirez dans quelques ouvrages ceci : « Toutes les religions se sont flattées que des miracles ont été accomplis dans leur sein et par leurs adeptes. Les Orthodoxes, les Protestants, les Mahométans eux-mêmes, se réclament du surnaturel. Bien plus, le paganisme lui-même nous a vanté la puissance de ses dieux. Homère est plein de miracles. Lisez l'*Iliade* : à chaque page, le prodige surnaturel apparaît. Neptune veut-il inspirer aux deux Ajax une vigueur nouvelle ? Il lui suffit d'un geste : il les touche d'un bâton, et les héros sentent aussitôt en eux sa force divine. Jupiter veut-il sauver Hector renversé par le choc d'une pierre énorme ? Il parle, et l'effet est produit. Ceux qu'un dieu veut perdre sont frappés de vertige ; le trouble s'empare d'eux ; ils s'arrêtent éperdus et tombent. Les Mahométans, à leur tour, ne se glorifient-ils pas de ce que Mahomet ait fait descendre la lune ? » On affecte de croire que ces prestiges ont été regardés comme ayant été l'objet de la foi des peuples anciens, et l'on dit alors : « Tous ces miracles sont de faux miracles ! Ceux dont la religion catholique nous fait le récit n'ont pas plus de valeur ».

— Il y a dans ce rapprochement une assimilation injuste et injustifiable. Que les autres religions aient mis en avant des miracles pour se recommander à leurs fidèles, je ne le nie pas. Cela devait être, et cela fut. Cela devait être, car le miracle est la seule preuve matérielle qui puisse être donnée de la légitimité d'une religion et d'un culte. Cela fut, je le reconnais tout le premier. Mais il y a miracles et miracles. Examinez ceux des religions étrangères au Catholicisme, vous constaterez leur mesquinerie, leur puérilité, leur immoralité souvent, leur fausseté toujours. Ils n'ont pour objet que d'étonner ; ils ne produisent aucun bien ; ils porteraient plutôt au mal. Loin d'être l'œuvre de Dieu, ils semblent plutôt celle de son irréconciliable ennemi. Ceux que nous admettons, nous, sont faits au contraire sans ostentation, sans vaine mise en scène, en coup de foudre, si j'ose dire, sans autre but que la gloire de Dieu. Toujours d'une haute portée morale, ils n'ont que des effets bienfaisants et durables. Les premiers sont faux ; les seconds sont vrais, parce qu'ils portent en eux la preuve de leur vérité.

Je sais que quelques-uns regardent comme authentiques certains faits extraordinaires opérés par des Orthodoxes ou des Réformés. Je ne m'élève nullement contre leur idée ; j'avoue pourtant que je voudrais voir ces prétendus prodiges sérieusement contrôlés, passés au crible par la science et l'autorité, comme le sont les faits miraculeux auxquels nous croyons. Je me défie d'autant plus que ce sont des incrédules qui nous opposent cette objection qu'il y a des miracles dans toutes les religions du monde, alors que, selon eux, le miracle est impossible et inexistant. Ces gens-là repoussent le surnaturel partout où ils le rencontrent ; ils n'ont pas le droit d'assimiler tous les faits de cet ordre, et leur premier devoir, avant de se prononcer, serait de distinguer entre les uns et les autres. Ils n'en font rien : leur jugement est nul. Ma conviction est que, en dehors de l'Eglise catholique, il n'y a que des contrefaçons de miracles, et je le soutiendrai jusqu'à ce qu'on m'ait prouvé que les prodiges en question sont réels, et vraiment opérés par la puissance de Dieu et en son nom.

Je réponds donc à l'objection proposée : il est faux qu'il y ait des miracles hors de la Religion révélée, autrement dit de la vraie religion [1].

2. On vous dira encore : « Il n'y a pas de miracles, parce qu'il n'y a aucun signe ou caractère qui fasse reconnaître qu'un fait est en dehors des lois naturelles. »

— C'est là une de ces objections plus subtiles que je vous annonçais en commençant. Certains esprits s'y embarrassent comme dans un filet, et pourtant aucun sophisme n'est plus facile à démêler.

Il n'y a pas de signe, affirme-t-on, qui fasse reconnaître qu'un fait est surnaturel ou en dehors des lois de la nature. Or cette assertion si catégorique est fausse. Il y a des signes certains auxquels on peut et doit reconnaître qu'un fait est miraculeux.

D'abord c'est un fait extérieur qui tombe sous les sens, donc aussi perceptible pour les sens que n'importe quel fait naturel.

Ensuite, on constate que ce fait dépasse les forces de la nature, les lois de la nature étant vaincues ou modifiées et ne suffisant plus à l'expliquer. Voici, par exemple, un aveugle-né. Le Christ le guérit en un instant. Il est évident, pour tout homme de bonne foi, qu'il y a là un miracle.

— Pas du tout ! nous opposent encore les incrédules. Pour dire qu'il y a là miracle et qu'une telle guérison dépasse les forces de la nature, il faudrait connaître toutes les lois naturelles, et personne d'entre nous ne le peut.

— Pardon ! Il n'est pas nécessaire de posséder la science universelle pour juger qu'un fait est surna-

[1] Ceux qui admettent qu'il s'est produit des miracles dans les confessions dissidentes, remarquent que « les circonstances qui les conditionnent montrent qu'ils orientent les âmes vers le catholicisme ». Ils conviennent au surplus qu'ils sont rares et intermittents. (Voir *Ami du Clergé*, 7 février 1927, p. 83).

turel. Il est des circonstances où le simple bon sens suffit. Jésus ressuscite Lazare enfermé dans le tombeau depuis quatre jours et déjà tellement corrompu que l'odeur de son cadavre traverse la pierre qui le cache aux regards. Expliquerez-vous ce fait par le jeu de quelque loi nouvelle ? Concevez-vous même qu'une telle loi puisse exister et agir jamais ? Non !

Voici un tuberculeux, un cancéreux, un coxalgique qui, en moins d'un instant, à Lourdes, est guéri radicalement. Concevez-vous qu'un tel changement, rapide, foudroyant, relève d'une loi naturelle quelconque ? Non ! c'est donc qu'il y a une limite où le naturel finit et où le surnaturel commence, et nous jugerons de même dans nombre d'autres cas. Jamais on n'amènera un homme sensé à admettre qu'il est dans l'ordre de la nature qu'un homme ressuscite, qu'un bras desséché reprenne en un instant sa force, sa vigueur et sa souplesse, qu'un aveugle-né recouvre la vue grâce à un simple attouchement, que soudainement un boiteux marche droit, qu'un paralytique se lève et emporte son grabat au seul commandement !

3. D'autres disent : « Nous admettons que le Christ ait fait des miracles, mais s'il les a faits, c'est en vertu d'une connaissance exceptionnelle des forces secrètes de la nature [1]. »

— Ceux qui disent cela veulent faire de Jésus une sorte d'alchimiste et de naturaliste de génie. Mais génie n'est pas assez dire, car celui qui a pu, seul, posséder une science pareille et qui l'a emportée avec lui, ne peut être que le Maître de la nature. Ses actions merveilleuses sont des miracles et lui-même est un Dieu ! Singulière objection, qui nous pousse à ces conséquences !

4. Ils disent : « L'histoire ne peut connaître que les faits naturels. »

— C'est faux : l'histoire peut connaître tout ce qui est objet de témoignage. Elle a, pour s'éclairer, la parole et le témoignage écrit. Plus ce témoignage est proche du fait, plus il est marqué du signe de l'authenticité, et si les témoins sont nombreux, leur témoignage constitue la plus grande certitude de l'histoire. Que pouvez-vous objecter à celui qui vous dit : « J'ai vu de mes yeux ; j'ai touché de mes mains » ? Et si ce n'est pas seulement un seul individu, mais plusieurs, un grand nombre, qui vous donnent la même assurance, pouvez-vous nier le fait ? Et si enfin ces témoins maintiennent leur affirmation jusque devant la mort, au milieu des plus atroces souffrances, courageusement, héroïquement endurées, pouvez-vous ne pas les croire ?

C'est ainsi qu'il est impossible de nier la résurrection de Lazare, pour prendre un exemple connu, sans violer tous les principes de la critique historique. C'est S. Jean qui raconte l'inoubliable scène. Jésus est devant le tombeau de son ami ; Jean était là, il l'a vu. Quelques jours auparavant, Jésus voyageait loin de Béthanie ; Jean était avec lui, ils ont voyagé ensemble. A leur arrivée, Marthe dit au Maître : « Si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort » ; Jean était présent, il a entendu cette parole. Les voilà devant la pierre du sépulcre ; Jésus pleure ; Jean a vu ses larmes. Les Juifs entouraient Marthe et Marie en deuil ; Jean était au milieu d'eux, et quand, voyant Jésus pleurer, ces gens dirent : « Voyez comme il l'aimait ! » cette parole Jean l'a encore entendue. Jésus commande qu'on roule la pierre et Marthe de s'écrier : « Non, Maître, il sent la corruption, voilà quatre jours qu'il est enseveli » ; cela Jean l'a encore entendu. Jésus, la pierre étant roulée, dit : « Lazare, viens dehors ! » cette prodigieuse parole, Jean l'a encore entendue. Lazare sort du tombeau, ligaturé comme une momie ; cette vision, Jean l'a eue sous les yeux. Jean, avec beaucoup d'autres, a tout entendu, tout vu ; son témoignage est donc un document historique de premier ordre.

L'histoire doit donc considérer comme absolument authentique cette suite de faits extérieurs et sensibles. Elle ne peut aller plus loin, sans doute. Mais, à ce point du récit, la raison intervient et dit : Entre l'ordre donné à Lazare par Jésus de sortir de sa tombe et la sortie effective du mort, il n'y a pas de causalité naturelle. Et elle conclut : c'est un miracle ! Et ainsi l'évidence historique conduit à l'évidence du surnaturel.

Vous voyez donc que l'histoire peut connaître les faits surnaturels, car, écrite par un homme raisonnable, elle ne pourra pas ne pas tirer les conclusions des faits qu'elle a relevés, et sa conclusion sera la nôtre.

5. Ils disent : « La science, comme l'histoire, ne peut connaître que le naturel. »

— C'est encore faux : la science peut connaître tout ce qui est observable. Or le miracle, par définition, est un fait ou, si on l'aime mieux, un phénomène : il tombe donc sous l'observation, peut être discerné et constaté comme tous les faits et tous les phénomènes ; par conséquent, il peut s'imposer à l'esprit comme tout ce qui fait l'objet de la connaissance. Que Dieu ou le diable se montre et qu'il atteste la réalité de sa présence par des effets indéniables, savant et historien n'ont qu'à reconnaître la présence de l'agent surnaturel qui les a produits. « Un mort ressuscite sur l'ordre d'un homme qui se dit l'envoyé de Dieu, de Jésus de Nazareth ; le fait de la mort, le fait de la résurrection, le fait de l'intervention et de l'affirmation de Jésus sont du domaine de l'observation, et le raisonnement qui conclut de ces faits à la réalité d'une intervention divine et à la vérité de la mission de Jésus, s'appuie sur des données et sur des principes parfaitement objectifs et scientifiques [1]. »

6. Ils disent : « Il n'y a pas de science où l'on admette, par hypothèse, que la régularité des lois supposées soit limitée et puisse être troublée de loin en loin par des interventions inexplicables. Le miracle est inconciliable avec les lois de toutes les sciences constituées. » Il est « absurde ».

— C'est encore faux, malgré l'apparence serrée du raisonnement. Non, il n'est pas vrai qu'admettre le miracle équivaut à rendre la science impossible et à la détruire, car si la science repose sur des lois constantes, rien ne force à croire que ces lois qu'elle enregistre sont absolument et éternellement invariables. Si le miracle contredisait les lois nécessaires, nous serions les premiers à en convenir : il serait absurde et l'existence, comme la possibilité, en devrait être niée hardiment. Mais il n'y a ici rien de semblable : « La nécessité des lois scientifiques n'est qu'*hypothétique*, que conditionnelle. La science nous dit que jamais, dans le cours ordinaire des choses, un simple mot d'un homme laissé à ses seules forces ne ranime un cadavre. C'est une loi. Mais la science ne nous dit rien de plus, et elle n'affirme pas que tout ce qui est impossible à l'homme le soit aussi à Dieu. Afin de ruiner le miracle, on altère donc ici la notion de la science, en lui prêtant une inflexible rigueur qu'elle n'a pas, qu'elle ne peut pas avoir. Que dit la science ? Elle dit : « Certainement, toutes choses restant égales d'ailleurs, voici ce qui arrivera ». Mais elle ne dit pas : « Il ne peut pas en être autrement, même si les conditions sont changées ». Ainsi parle la science et en cela elle est sage. Si donc des interventions extraordinaires se produisent, le résultat sera modifié,

[1] C'est ici une application de la définition de Spinoza : « Le miracle est un événement rare, arrivé par des lois de la nature que nous ne connaissons pas. » Définition fausse ; les miracles ne se produisent pas selon une succession uniforme et régulière.

[1] J. Bricout, *Où en est l'Histoire des Religions*, p. 37-38.

sans que la régularité des lois scientifiques en soit troublée, ni même, à proprement parler, limitée. Et ces interventions ne seront pas nécessairement inexplicables : de très graves raisons pourraient les justifier [1]. »

De telle sorte que nous sommes en droit de renverser la formule libre-penseuse, et de dire : Toute science doit admettre par hypothèse que la régularité des lois supposée est limitée et peut être troublée de loin en loin par des interventions surnaturelles. Le miracle est conciliable avec les lois de toutes les sciences constituées ; il n'est pas absurde et la raison, au contraire, exige qu'on l'admette.

7. Ils disent : « Des miracles, tous les prestidigitateurs en font ! » Et ils citent Apollonius de Tyane, Cagliostro, les fakirs hindous !

— C'est se moquer du monde ! Un miracle n'est pas un tour de passe-passe, et d'ailleurs il y a des miracles qu'aucun prestidigitateur ne pourra jamais taire : tels les miracles évangéliques dont nous avons parlé ; tels encore les miracles des saints eux-mêmes [2].

Je sais que nombre de savants incrédules attribuent ces miracles des saints à des dépressions pathologiques. Révélations, extases, lévitations, tout, pour eux, a une origine morbide, comme le génie lui-même, paraît-il. Pour un peu, ils les feraient passer pour des hallucinés et des aliénés.

Jugements faux, car ces savants si affirmatifs affirment ce qu'ils ne savent pas. Ils ignorent ce qui se passe dans les intimes profondeurs de l'âme. Ils ignorent surtout les relations que l'âme humaine peut avoir avec Dieu.

8. Ils disent : « On ne peut, sur un miracle, s'en rapporter aux témoins qui sont, en général, incapables de déterminer le caractère surnaturel du fait. Comment une foule ignorante en pourrait-elle juger ? Il faudrait là des gens éclairés et compétents. Qu'on nous cite, disent nos adversaires, un seul miracle accompli dans des circonstances qui aient permis de l'observer et de le constater, et nous croirons ». Renan, dans la *Vie de Jésus,* demande que le miracle soit fait devant une assemblée de savants et d'académiciens.

— A entendre ces esprits difficiles, il ne peut donc y avoir de vrais témoins du miracle que des hommes de science ? Faut-il donc tant de science pour juger et prononcer qu'une résurrection, par exemple, suppose des forces qui ne sont pas naturelles ? Une commission de savants est-elle donc nécessaire pour constater le fait qu'un aveugle-né voit, qu'un paralytique marche, qu'un sourd entend, qu'un muet parle ? Il suffit d'avoir des yeux et des oreilles !

Mais vous voulez des savants, des académiciens, des juges compétents : eh bien ! cela s'est vu au moins une fois. Une commission de juges compétents ne s'est-elle pas assemblée pour examiner le cas de l'aveugle-né ?

Lisez le récit que nous a laissé S. Jean : vous verrez que l'aveugle une fois guéri, ses voisins et connaissances s'étonnent, discutent, et finissent par se rendre à l'évidence. Les Pharisiens, les savants de l'époque, apprennent le fait, appellent le miraculé, le font comparaître, l'interrogent, provoquent ses réponses claires, reviennent à la charge inlassablement, font venir les parents, s'enquièrent des antécédents de leur fils et les renvoient finalement sans avoir rien conclu. (Jo., IX, 1-41).

Vous le voyez, les juges compétents, devant le miracle patent, n'ont pas voulu se rendre à l'évidence. Il y a bien des chances pour que la commission d'examen demandée par Renan, réunion de pédants encore plus infatués que les Pharisiens, n'aient pas plus de bonne foi ni plus de courage.

[1] *Ibid.*
[2] Cf. P. Heuzé, *Fakirs, farceurs et Cie*.

Quand Jésus faisait un miracle, il ne le faisait pas pour éblouir ; il le faisait par bonté, et plus d'une fois il défendit que l'on en répandît le bruit. En accomplissant un prodige, il s'adressait aux cœurs simples et aux âmes droites. Il ne criait pas : « Venez, savants et sceptiques, accourez en foule, je suis prêt à accomplir sous vos yeux et dans les circonstances imposées par vous tel miracle que vous voudrez ! » Il n'eût été alors qu'un bateleur ou un imposteur, comme les faux thaumaturges, un Apollonius de Tyane, par exemple, ou comme ces fakirs qui ne sont que des prestidigitateurs. Sa conduite est tout autre et cette réserve, autant que l'éclat reconnu des faits qu'il accomplit, prouve sa toute-puissance. Pas besoin d'une commission pour le constater !

9. Ils disent : « Les miracles que racontent les évangiles et l'histoire n'ont pas été expérimentalement et scientifiquement constatés. Les faits miraculeux ne se passent pas où il faudrait... Un miracle à Paris, devant les savants les plus compétents, mettrait fin à tant de doutes ».

— C'est, sous une autre forme, la même plaisanterie ! Il n'y avait pas d'Académie en Judée et en Galilée au temps de Jésus, c'est vrai, mais il y avait tout un peuple pour voir, et des ennemis aux aguets, les Pharisiens, les Scribes, dont les yeux haineux épiaient le Thaumaturge. On en aurait dénoncé les supercheries, si supercheries il y avait eu. Les miracles étaient authentiques ; l'effet en fut immense : le monde se convertit, et cela encore était un miracle !

Au surplus, les Académies peuvent, si elles le veulent, étudier les miracles qui s'accomplissent de nos jours. Lourdes est là, et Lourdes n'est pas si loin de Paris !

10. Enfin une dernière objection, aujourd'hui très répandue : « Le miracle, au sens de la définition catholique, n'existe pas ; c'est seulement une forme de l'*inconnu,* plus strictement l'*inexpliqué*. Cet inconnu se connaîtra un jour ; cet inexpliqué s'expliquera ; la science lui arrachera son voile, et elle dira : « Voilà en vertu de quelles lois s'accomplissaient ces phénomènes extraordinaires que l'ignorance du passé attribuait à l'intervention directe d'un Dieu. »

— Cette objection paraît plus forte, et je sais nombre de gens qu'elle a fortement impressionnés. En réalité, elle n'est pas plus solide que les autres ; elle est seulement une échappatoire, une fin de non recevoir, un moyen d'immobiliser l'attention et d'arrêter le travail de la raison. Ce qui est vrai, c'est que les faits que l'Eglise déclare miraculeux sont contraires à des lois parfaitement connues et qui, depuis des siècles, ont fait leurs preuves.

Qu'on découvre un jour des lois ignorées qui expliqueront le miracle, le vulgaire ignorant peut le croire. L'homme instruit sait que la science n'expliquera jamais *tout* naturellement, parce qu'il y aura toujours des phénomènes au-dessus de sa portée, que le monde est trop grand pour qu'elle en puisse embrasser dans le détail l'orbe immense et qu'enfin le Maître de l'univers a des secrets à jamais impénétrables à l'homme ! Il sait qu'en tout le dernier mot nous échappe toujours, et qu'il en est du monde comme du ciel, où le regard découvre toujours des astres, si loin qu'il s'aventure dans l'espace sans fond. Où la science s'arrêtera-t-elle ? Nous n'en savons rien. A quel degré de perfection l'industrie amènera-t-elle les moyens de se mouvoir sur la terre, sur l'onde ou dans les airs ? Nous l'ignorons, mais nous pouvons hardiment affirmer que personne ne pourra jamais marcher sur les eaux, apaiser d'un mot la tempête, entrer dans un appartement les portes fermées, s'élever de lui-même dans le ciel. Les nouvelles lois découvertes, en effet, peuvent bien compléter celles dont la certitude est ac-

quise antérieurement, mais jamais elles ne peuvent les contredire. Il faut donc reconnaître que ces faits sont surnaturels ; pour tout dire, des miracles.

* *

J'ai fini.

Ne nous laissons donc pas impressionner par les objections soulevées de notre temps contre le surnaturel et le miracle. Méprisons les épaisses négations des rationalistes et des positivistes qui, disent-ils, ne croient que ce qu'ils voient, et rejettent avec insolence tout ce qu'ils sont incapables de comprendre. Ils nient sous l'empire du préjugé ou de la passion, avant toute observation directe et contre les faits. Dures cervelles, esprits bornés, qui ne voient pas, surtout parce qu'ils ne veulent pas voir.

S'ils mettent tant d'acharnement à nier le miracle, c'est que le miracle *prouve*. Il prouve qu'il y a un Dieu, Maître des êtres et des choses ; il prouve la dépendance de l'homme et son devoir de lui obéir ; il prouve la divinité du Christ et de son Eglise et l'obligation de reconnaître le Christ comme Dieu et l'Eglise comme sa mandataire auprès des hommes qu'elle est chargée de diriger ; il prouve qu'il y a une puissance au-dessus de nous et qu'il faut nous soumettre à ses exigences. Or, contre cette soumission légitime, leur orgueil se rebelle ; contre ces lois qui lient la conscience, leur chair se révolte. C'est pourquoi ils crient que le miracle est inexistant.

Nous, m. f., nous n'avons pas les mêmes raisons de nier l'évidence. Nous acceptons le surnaturel sans difficulté, parce que nous sommes soumis à Dieu et à son Eglise dans l'humilité et dans l'amour. Le miracle est pour nous un puissant motif de crédibilité ajouté à plusieurs autres. Il est un des fondements rationnels de notre foi. Non seulement nous ne le nions pas ; mais nous l'accueillons avec reconnaissance, bénissant Dieu de nous avoir donné ce signe de sa présence dans son Eglise.

Les miracles, m. f., *prouvent* aussi pour nous : ils prouvent que nous sommes dans la vérité, que notre religion a l'estampille divine et qu'en la pratiquant en vrais fidèles, nous pouvons vivre et mourir tranquilles.

XIV

PORTÉE DU MIRACLE ; POURQUOI L'ON NE VEUT PAS CROIRE AU MIRACLE

Mes frères,

Dans ce dernier entretien, je veux examiner aujourd'hui avec vous la portée du miracle et les raisons pour lesquelles tant d'hommes refusent obstinément, malgré l'évidence, d'en reconnaître la possibilité et la réalité. C'est, en somme, une sorte de conclusion générale que je crois utile de tirer de l'ensemble des considérations qui ont fait la substance de mes discours. Ce que je vais vous dire, je vous l'ai déjà dit, mais seulement en passant ; il est utile d'entrer dans des développements plus circonstanciés et plus étendus.

Montrons aux chrétiens d'aujourd'hui la force apologétique du miracle ; ils ont besoin de cette preuve de la divinité de leur religion, à une heure où cette dernière est si généralement ou abandonnée ou combattue. Ils ont besoin aussi de savoir le pourquoi de l'incrédulité à l'égard des miracles ; cette connaissance les mettra en garde contre les attaques d'hommes qui quelquefois ne manquent pas de prestige, et surtout contre la tentation de se rendre aux arguments spécieux qu'ils pourraient opposer à notre foi.

Vous êtes des chrétiens, Messieurs ; c'est donc à vous que je rendrai, dans cet entretien, le service d'une double sauvegarde.

I

La portée de la réalité des miracles, vous la voyez comme moi : qui dit *miracle* dit un événement au-dessus des lois de la nature et qui, par conséquent, ne peut être l'effet d'une cause naturelle. C'est donc qu'il est l'effet d'une cause surnaturelle, donc des esprits célestes ou de Dieu même.

La conclusion logique, c'est qu'il faut admettre un Dieu, car, en réalité, il n'y a que Dieu qui puisse faire des miracles. Quand il use d'intermédiaires, des anges par exemple, au fond c'est toujours lui qui agit. Je ne parle pas de l'Esprit mauvais ; lui aussi, il opère des choses extraordinaires, mais ce ne sont que des prestiges, des contrefaçons, des phénomènes extra-naturels, grâce à l'utilisation des causes naturelles cachées. Il n'y a que le Législateur tout-puissant qui puisse dominer les lois établies ; par conséquent il faut conclure d'un vrai miracle que c'est Dieu qui l'a fait, et donc qu'il y a un Dieu. Admettez l'intervention de Dieu, tout s'explique ; supprimez-la, les faits n'ont plus de raison suffisante, et vous êtes dans la nuit !

Une autre conclusion non moins importante, c'est que les miracles prouvent la vérité de la religion de ceux dont Dieu se sert pour les accomplir. Qui admettra jamais que Dieu puisse encourager l'erreur, sanctionner l'autorité de ceux qui la propagent ? C'est ce que disait, avec un rare bon sens, à la commission réunie par les Pharisiens pour juger son cas, cet aveugle-né guéri par Jésus, dont j'évoquais l'autre jour l'histoire devant vous : « Nous savons que Dieu, disait-il, n'exauce point les pécheurs. Si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exaucera. » (Jo., IX, 31). D'où il suit que là où il y a miracle, il y a vérité religieuse. Ce critérium est générateur de certitude absolue. Un contemporain, logicien puissant autant qu'écrivain pittoresque, nous le signifie dans les termes suivants : « En voyant la guérison subite et complète d'un Gargam qui était une loque humaine, on se trouve forcé de dire : voilà un miracle indéniable, l'œuvre directe et manifeste de Dieu. Et en franche logique, celui qui ne cherche pas des poils sur les œufs, ou bien celui qui n'est pas quelque nigaud à la moderne, celui-là conclut : la Religion qui est l'instrument d'un tel miracle est vraie à coup sûr [1]. » Il est attiré vers la foi par la constatation d'un fait d'ordre physique qui estampille et authentique une doctrine.

Ainsi, les miracles prouvent deux choses : 1° que Dieu existe, 2° que la religion dans laquelle ces miracles s'opèrent est la religion véritable. Contentons-nous de ces deux points qui entraînent tout le reste, et qui montrent clairement ce que j'ai appelé la *portée* du miracle.

Demandons-nous, maintenant, pourquoi tant d'hommes de notre temps, savants ou non, refusent absolument de croire aux miracles. Car c'est patent : dès qu'on parle de faits miraculeux, un nombre considérable d'esprits, même cultivés et distingués, se mettent immédiatement en état de défense ou d'hostilité, prêts à traiter de mensonges ou de plaisanteries les phénomènes surnaturels les plus avérés.

Quelle peut être la cause d'une pareille résistance, d'une pareille rétivité, d'une pareille disposition à nier sans examen, dans un apriorisme si brutal ?

— Amour et respect de la vérité, vous diront ces négateurs.

— Peut-être cet amour et ce respect habitent-ils l'âme de quelques-uns ; mais derrière cette raison, il y en a de plus profondes que je ramène à trois : l'ignorance, l'orgueil de l'esprit, la faiblesse de la chair et du cœur.

[1] J. L. Barat, *La Foi catholique.*

II

La première des raisons qui font que beaucoup d'hommes se refusent à admettre la réalité et la possibilité même du miracle, c'est l'*ignorance*. Ceux-là sont innombrables, de nos jours, qui ne connaissent la religion que par les objections qu'on lui oppose. La religion est, pour eux, comme un soleil toujours enveloppé de nuages.

Ils connaissent le monde et la nature, mais ils en ignorent l'auteur. De Dieu, ils savent le nom ; ce qu'il est en lui-même, ils sont incapables de le dire, car ils ne l'ont jamais su. Ils n'ont d'ailleurs jamais réfléchi sur l'origine des êtres, sur l'ordre qui règne au sein de l'univers, sur les lois qui le dirigent, toutes choses qui supposent une Intelligence et une Puissance infinies. Il est tout naturel que, dans ces ténèbres intellectuelles, la notion du miracle leur soit incompréhensible. A leurs yeux, l'univers existe, mais il existe comme cela, sans cause. S'il en est ainsi, comment une cause suprême pourrait-elle intervenir pour en troubler ou modifier le régime éternel ?

Il ne faut pas nous faire d'illusion : beaucoup d'hommes intelligents et même cultivés, de notre temps, en sont là !

A plus forte raison ignorent-ils la divine personne du Christ, sa vie, sa nature, sa puissance. La Vierge et les saints, que Dieu, dans sa bonté, fait participer à son empire sur la création, leur sont également inconnus dans leurs rapports avec ce Maître souverain du monde et de ses lois. Comment, ignorants comme ils le sont, pourraient-ils s'expliquer que le Christ, la Vierge et les saints puissent accomplir des prodiges qu'on appelle des miracles ? Ignorant tout, ils nient tout !

Une autre raison qu'il faut ajouter à celle-là, c'est l'*orgueil*.

L'homme d'aujourd'hui ne veut recevoir de lumière et de lois que de lui-même. Indépendance de l'esprit et de la vie, voilà le principe premier de l'étrange sagesse moderne. Ce principe s'appuie, paraît-il, sur la science. La science moderne ne veut plus entendre parler de miracle. Elle le nie de prime abord et sans examen. A la vérité, elle n'a pas encore pénétré les arcanes du surnaturel, mais elle en découvrira les lois qu'elle pourra diriger à sa guise, comme elle est parvenue à le faire des lois de la nature : autrement dit, les miracles de Dieu et des saints, la science les fera à son tour !...

Car toutes les merveilles sont possibles et naturelles. Un jour viendra sans doute où un homme à qui on aura coupé la jambe sera muni par la science, dans le temps d'un éclair, d'une jambe toute neuve, en chair et en os ! [1]

Voilà les affirmations, voilà le rêve !

Cette idée que le miracle est impossible, qu'il n'y a jamais eu de miracles, qu'il n'y en aura jamais, que tous les phénomènes observés et observables rentrent dans le concert des lois naturelles, cette idée ne peut venir évidemment que de la raison ou du sentiment.

Vient-elle de la raison ?

Non, car la raison nous dit qu'il y a un Dieu, que ce Dieu est libre et qu'il peut, ayant établi des lois, les modifier, si cela lui plaît.

Non, car la raison nous dit que les prétendues lois naturelles intangibles et immuables sont influencées, détournées, vaincues même, par le génie de l'homme et qu'à plus forte raison elles peuvent l'être par la puissance de Dieu.

Non, car l'histoire des temps passés et des temps présents nous apprend qu'il s'est produit et se produit encore des faits qu'il est impossible d'expliquer autrement que par une intervention surnaturelle.

La raison n'a donc rien à voir dans le système qui nie le surnaturel et proclame l'impossibilité et l'inexistence du miracle. Ce système est rationaliste, mais déraisonnable.

De quoi relève-t-il alors, sinon d'un sentiment et d'un sentiment d'orgueil ?

On ne veut pas admettre le miracle, parce qu'on ne veut pas se soumettre à la réalité qui expliquerait tout. Pour ne pas reconnaître que Dieu est l'auteur de ces prodiges, on les met sur le compte du psychisme, des maladies mentales, des forces inconnues, de toutes sortes d'hypothèses prétendûment explicatives qui n'expliquent rien. Folies. Un enfant de dix ans ne peut soulever ce pavé laissé au bord de la route : son père l'enlèvera comme une plume. De même, le Tout-Puissant *peut faire* et *fait* ce que ne peuvent accomplir les hommes. Reconnaissons nos limites ; convenons de notre impuissance ; rien ne nous sera plus facile que de reconnaître la vérité, même et surtout lorsqu'elle nous dépasse. Seulement, pour cela, il faut être, non pas orgueilleux, mais humble ; être humble, c'est-à-dire, en somme, avoir du bon sens. L'orgueil est le péché des sots.

Une troisième cause enfin de la rébellion de certains hommes contre le miracle, c'est la *faiblesse de la chair et du cœur*. Il n'est pas un homme de quelque expérience qui n'en conviendra.

« Le miracle, disait Huysmans, est, en somme, le coup de glas des passions humaines ; l'on comprend pourquoi l'on n'en veut pas. » A la lettre, c'est cela et pas autre chose. S'il y a des miracles, c'est qu'il y a un Dieu ; s'il y a des miracles dans le catholicisme et dans le catholicisme seulement, c'est qu'il faut croire au Dieu des catholiques ; et s'il faut croire au Dieu des catholiques, il faut condamner ses passions et en sortir. Je le répète : chez les libres-penseurs obtus comme chez les philosophes eux-mêmes, il y a cette autre raison de rejeter le miracle. Nous avons entendu dire dans notre jeunesse que la question politique est avant tout une question sociale ; pour moi, aujourd'hui, après trente ans de vie d'expérience consciente, je dis : La question religieuse, pour la plupart de nos contemporains, n'est qu'une question de morale.

Rien n'est plus vrai, et il suffit, pour en être convaincu, d'observer ceux qui se refusent à la croyance au miracle, et de descendre dans les profondeurs de notre propre cœur d'homme. Les négateurs obstinés du miracle sont en général des hommes sans grande moralité. Et nous-mêmes, ne sentons-nous pas, à certaines heures, que notre foi est lourde à porter, parce qu'elle nous oblige à tous les sacrifices dont les autres se dispensent ? On nie la possibilité et la réalité du miracle, comme on nie l'existence de Dieu, la divinité du Christ, la mission surnaturelle de l'Eglise, et pour les mêmes raisons. Reconnaître le miracle, c'est se condamner soi-même. Et ici l'orgueil et l'amour de soi se rencontrent ; on ne veut pas se condamner, parce qu'on ne veut pas changer de vie !

Jeunes gens qui ne songent qu'aux plaisirs, marchands qui ne songent qu'aux affaires, miséreux qui ne songent qu'à l'amélioration de leur sort, docteurs et savants qui ne songent qu'aux procédés du mystère et qui s'enveloppent de leur orgueil ; esthètes pleins de bons désirs et de lâcheté ; ergoteurs et peureux, *lourds de raison* et de vanité, — tous restent indifférents aux prodiges, tous se détournent, tous fuient, dans la crainte que le surnaturel ne les arrache à cette terre dont ils ont fait leur demeure.

C'est que la reconnaissance du surnaturel emporte avec elle des obligations morales, c'est qu'elle humilie la raison, c'est qu'elle impose des sacrifices et des séparations, c'est qu'on n'a pas assez de courage pour briser les liens qui attachent au solide néant de la vie. Et l'on aime mieux nier l'évidence

[1] Cf. A. France, *Le Jardin d'Epicure*.

même, pour rester libre de ne s'imposer aucune peine.

* *

Je termine, Messieurs, nos instructions sur le surnaturel et le miracle.

Retenez ce que je vous ai dit avec simplicité et dans la sincérité de mon âme, après avoir étudié, réfléchi et prié. Le surnaturel est une réalité, le miracle est un fait exceptionnel, mais c'est un fait possible et souvent réalisé dans la vie religieuse historique. Des miracles, il y en a eu ; il y en a encore, à preuve les miracles de Lourdes. Les objections que l'on oppose à ces prodiges scientifiquement constatés ne tiennent pas debout ; ceux qui doutent ou qui nient n'ont aucune bonne raison de douter et de nier, et si l'on cherche le motif vrai de leur résistance, on trouve dans leur âme des sentiments dont ils n'ont pas le droit d'être fiers.

Pour nous, accueillons, embrassons l'indubitable évidence de la vérité : croyons aux interventions surnaturelles de Dieu, Maître des choses, des êtres et des lois qui les régissent. Et disons-nous bien que nous n'avons pas à rougir de notre croyance ; si ce n'est pas celle des esprits prétendûment libérés, esclaves des préjugés ou des passions, c'est celle de l'humanité prise en sa masse, celle des génies qui ont illustré notre histoire, celle de l'Eglise, qui est l'institution la plus éclairée et la plus sage qui soit au monde.

En gardant, en professant notre croyance, nous restons dans la ligne de l'Ancien Testament, de l'Evangile, de nos origines et de toute notre histoire, et nous rendons en même temps, à Dieu et à la vérité, l'hommage qui leur est dû. D'un mot, nous nous montrons des chrétiens authentiques et fidèles, ce que nous sommes et voulons rester à jamais. Ainsi soit-il.

FIN

PETIT CARÊME

VI

LES PRÉLIMINAIRES DE LA PASSION

Mes frères,

Le dimanche des Rameaux marque le début du grand drame qui va se jouer durant la Semaine Sainte. Notre-Seigneur s'était jusqu'ici dérobé aux attaques et aux pièges de ses ennemis, attendant, en toute indépendance, son heure. Le moment choisi pour la réalisation du plan rédempteur étant arrivé, il se présente à Jérusalem pour se remettre aux mains des exécuteurs de ce plan. C'est cette entrée dans la Ville sainte que symbolisent la bénédiction des rameaux et la procession qui la suit.

Mais cette cérémonie, touchante et gracieuse comme l'événement qu'elle commémore, ne nous empêche pas de voir l'orage qui se prépare. Récemment Notre-Seigneur a ressuscité son ami Lazare ; c'est à cette occasion que sa mort fut décidée. Hier il était à Béthanie, où l'hommage de Marie-Madeleine mit en pleine lumière la vilaine figure de Judas, le traître de demain. Aujourd'hui la Victime vient s'offrir, agneau pascal de la nouvelle Alliance. Demain ce sera la malédiction du figuier stérile, symbole singulièrement éloquent, si l'on rapproche cet arbre inutile de l'arbre fertile en grâces de salut, l'arbre de la croix, et si l'on interprète le sens de cette malédiction à la lumière de deux paraboles que le Sauveur exposa à cette époque : celle des vignerons homicides et celle des invités aux noces. Méditons ces quatre faits qui constituent les prodromes du drame du Calvaire et de la réprobation du peuple élu de Dieu.

I

La résurrection de Lazare est un événement trop connu pour qu'il soit nécessaire de vous en raconter toutes les particularités. J'essaierai plutôt de vous en montrer la portée et les conséquences.

L'abondance des détails cités par l'Evangile suffirait à prouver que ce fait joue un rôle capital dans la vie, la mort et la mission du Christ. Au point de vue historique, la résurrection d'un mort accomplie par Notre-Seigneur prouve la divinité de sa personne et l'authenticité de la mission qu'il s'attribue. Le miracle exigeant une intervention de la puissance divine, chaque fois qu'il est constaté sans doute possible, on peut être sûr qu'il est voulu par Dieu comme confirmation de la vérité. C'est bien ainsi d'ailleurs que Notre-Seigneur présente les miracles dont il est l'auteur : « Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres. » (Jo., x, 38).

Les Juifs ne s'y trompèrent pas, notamment en ce qui concerne la résurrection de Lazare, car, écrit S. Jean, « plusieurs d'entre les Juifs qui étaient venus voir Marie et Marthe et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. Mais quelques-uns allèrent trouver les Pharisiens et leur racontèrent ce que Jésus avait fait. » (Jo., xi, 45-6).

Ainsi, ces derniers eux-mêmes se rendaient compte qu'un fait de cette nature allait donner au Prophète un surcroît considérable de crédit et d'autorité ; aussi ceux que gênait cette popularité croissante songèrent-ils à se débarrasser d'un homme aussi dangereux, car le fait de cette résurrection était si évident que nul ne pensa à en contester la réalité. Il serait bien étonnant, en effet, qu'espionnant tous les faits et gestes du Sauveur, aucun de ses ennemis n'ait été assez habile pour découvrir l'imposture si elle avait existé, car ils auraient été trop heureux de produire une accusation capable à la fois de perdre Jésus et de relever leur prestige. Mais non ! il n'est pas question de traiter Notre-Seigneur d'imposteur, mais de se débarrasser de lui.

De la sorte, la résurrection de Lazare, en surexcitant la haine et la jalousie des Pontifes et des Pharisiens, qui voyaient un certain nombre de Juifs les abandonner et croire en Jésus, précipita les événements qui devaient se terminer au Calvaire.

Ainsi ce grand acte avait produit une impression considérable, mais combien différente selon qu'on la considère chez les âmes simples et de bonne volonté ou chez les âmes orgueilleuses et ambitieuses ! Parmi les témoins du fait, les uns tombent aux genoux du Christ en disant avec Marthe : « Je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, venu en ce monde » ; les autres croient aussi ; leurs paroles et les mesures qu'ils prirent ensuite le prouvent avec évidence, mais ils croient au fait brutal, sans en chercher la cause, ou d'une foi haineuse, mécontente de trouver Dieu sur son chemin et cherchant à supprimer toute trace de son action. Ce sont les rationalistes et les libres-penseurs de l'époque ou les âmes aigries et révoltées par leur orgueil blessé.

On s'étonne à la vue d'une pareille résistance à la lumière. C'est l'éternel problème de l'endurcissement des âmes qui pèchent contre le St-Esprit, en refusant leur adhésion à la vérité connue. Fait douloureux qui se reproduit, hélas ! de nos jours. Un miracle suffirait, disent ces incrédules, à faire tomber toutes leurs objections et à leur apporter la preuve décisive qu'ils attendent. Le miracle est venu, non pas comme un fait rare et isolé, mais à l'état permanent et continu. Comme au temps où Jésus semait les bienfaits en Palestine, on peut dire aujourd'hui : « Les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent. » (Math., xi, 5). Et voici que la négation n'a fait que se répéter et

l'obstination redoubler. Supercherie, ignorance, hallucination, lois physiques inconnues sont invoquées au nom de la Science et de la Libre-Pensée par ces hommes qui, eux, ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre.

Mais Dieu sait employer la malice des hommes à la réalisation de ses desseins : le grand miracle de Béthanie sert de suprême démonstration à la divinité du Christ, en attendant celle du jour de Pâques ; il attire sur la victime prête au sacrifice les regards de tous ; il provoque la réunion du Sanhédrin qui, concourant sans s'en douter aux plans de Dieu, va ouvrir non seulement devant la nation juive, mais devant le monde, le plus grand procès de l'Histoire.

II

Ce n'est pas là le seul événement marquant dont devait être témoin le petit bourg de Béthanie. Avant de mourir, le Sauveur tint à rendre une dernière visite à ceux qu'il aimait. Peu de jours avant son arrestation, il alla donc une dernière fois dans ce village encore tout ému du prodige récent. Sans doute dut-il loger dans la maison hospitalière de Lazare ; mais c'est chez Simon, qui avait voulu le recevoir à sa table, qu'eut lieu le nouvel événement que nous allons raconter.

Marthe était venue, en bonne voisine, aider aux apprêts du repas qui réunissait sans doute les principaux habitants de la localité. Au cours de ce repas, déjà si remarquable par la présence de Jésus et de Lazare, voici venir Marie-Madeleine, toujours empressée à rendre à Jésus les devoirs d'une pieuse vénération, mais sans doute poussée cette fois par une inspiration d'En-haut. Elle apportait un parfum d'une grande valeur, contenu dans un vase d'albâtre, et après en avoir parfumé les pieds du Sauveur qu'elle essuya de ses cheveux, elle brisa le vase et en versa le contenu sur la tête de Jésus. Le parfum était si pénétrant que toute la maison en fut embaumée, dit l'Evangile de S. Jean. Acte d'une exquise délicatesse que celui qui, voulant offrir un hommage de choix au divin Maître, y employait ce qu'on pouvait trouver de plus précieux en fait de parfums, qui vouait à un usage regardé comme bas et méprisable la parure à laquelle les femmes attachent un grand prix, et qui, ne voulant plus utiliser pour un usage profane le vase d'albâtre consacré à honorer le Sauveur, le brisait à ses pieds.

Mais il y a des âmes desséchées par la passion, qui ne comprennent rien à ces délicatesses du cœur. C'était le cas de Judas présent à cette scène. « Pourquoi cette perte, dit-il ? Ce parfum aurait pu être vendu fort cher au profit des pauvres. » (Math., XXVI, 8). Notre-Seigneur profita de l'occasion pour donner une bonne leçon aux convives, tout en expliquant le symbolisme de cet acte accompli par Marie-Madeleine et en faisant une allusion voilée à sa mort prochaine.

Ses paroles étaient, malgré leur réserve, un blâme pour Judas. Aussi ce dernier, confus et humilié, chercha-t-il une occasion de se venger d'un affront que son incompréhension et son avarice lui avaient seules attiré, car il semble bien que l'esprit de vengeance ait eu autant de part que l'amour désordonné de l'argent dans la trahison de Judas.

Voici donc les sentiments intimes du traître dévoilés. Ils nous permettent de constater les ravages effrayants causés par une passion que l'on n'a pas su dompter, malgré la provision des grâces reçues : péché mignon, entretenu et aimé, qui a couvé longtemps au fond d'une âme et qui tout à coup, révélant sa force par une violente explosion, produit une catastrophe irréparable. Les paroles par lesquelles Jésus termine ce qui aurait pu alors paraître un incident négligeable et qui s'appliquent à Marie-Madeleine, auraient également convenu, mais dans un sens combien différent, à Judas : « Je vous le dis en vérité, partout où sera prêché cet Evangile, dans le monde entier, on racontera aussi ce qu'il a fait. » (Math., XXVI, 13).

III

Le lendemain du repas de Béthanie, Jésus, sachant que son heure était venue, se rendit à Jérusalem. L'entrée du Sauveur dans la Ville sainte rappelait en la reproduisant celle de l'agneau pascal. Celui-ci, choisi et introduit dans la ville le dixième jour du mois, devait y être immolé quatre jours après. Jésus, agneau pascal de la nouvelle Alliance, faisait, lui aussi, son entrée au dixième jour du mois et devait être immolé quatre jours plus tard.

La nouvelle de son arrivée provoqua dans la foule un immense enthousiasme. Habitants de Jérusalem et étrangers venus à l'occasion des fêtes se portèrent à sa rencontre, étendant des tapis et des vêtements sur son passage, couvrant de feuillage le chemin qu'il devait suivre, agitant des branches de palmier ou d'olivier et criant sans cesse : « Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! » Le récit de ses œuvres était sur toutes les lèvres ; la résurrection de Lazare surtout faisait l'objet des commentaires et l'on ne doutait pas que celui qui arrivait précédé d'une telle renommée, ne rétablît bientôt le royaume d'Israël.

Au milieu de ce concert de louanges, Jésus parvint au Temple. Dans les parvis il rencontra une foule de Juifs qui allaient des marchands de colombes aux tables des changeurs pour se procurer ce qui était nécessaire aux sacrifices. La vue de cette cohue, où trop de Juifs étaient plus animés par l'amour du lucre que par l'esprit de prière, provoqua chez lui une sainte colère et il renversa les tables des changeurs et dispersa les marchands de colombes. Cependant des aveugles et des boiteux s'étant approchés de lui, il les guérit.

A la fin du monde, Jésus apparaîtra sur les nuées du ciel, entouré des confesseurs chantant des louanges et des martyrs portant leurs palmes en son honneur. Il viendra pour exterminer les pécheurs, comme il le fit jadis des vendeurs du Temple, et pour ressusciter les justes à la vie glorieuse, en rendant à leurs corps les facultés sensitives, comme il rendit la vue aux aveugles, et les facultés actives, comme il rendit l'usage de leurs jambes aux boiteux [1].

Cependant, il lui faut auparavant mourir. Il semble qu'après cette explosion de l'enthousiasme populaire, c'en soit fait des complots et des cris de haine contre lui ; mais telles sont l'inconstance du peuple juif et l'infirmité de la volonté humaine qu'il suffira de quelques heures pour changer ces acclamations en vociférations, ce triomphe en exécution. Après les *hosanna*, ce seront les *tolle :* c'est qu'un tel accueil ne fait qu'exciter davantage la jalousie des Pharisiens ; ils ne désarment pas, et tandis que le peuple se livre à l'explosion spontanée de sa joie et de sa reconnaissance, ils cherchent les moyens de retourner toute cette agitation contre Jésus et de le perdre.

Ne nous y trompons pas : les succès remportés par l'Eglise et par les ouvriers de l'Evangile ne font qu'exaspérer un peu plus les ennemis de Dieu et de sa religion. « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître » (Math., x, 24) ; jusqu'à la fin des temps l'Eglise et ses enfants auront à lutter contre les puissances du mal et à subir à leur tour, comme membres mystiques du Christ, la Passion de leur divin Fondateur et Maître.

[1] Cf. Chan. Geslin, *La demi-heure d'Ecriture Sainte : Le Message de Dieu à la terre ; Evangile selon S. Mathieu.*

IV

Avant de mourir, Notre-Seigneur mettra encore en œuvre plusieurs industries de son zèle apostolique pour avertir la nation juive du sort qui l'attend si elle refuse de reconnaître le Messie qui lui est envoyé. La malédiction du figuier stérile, dont la signification est complétée par la parabole des vignerons homicides et par celle des invités aux noces, constitue l'un de ces suprêmes avertissements.

Le lendemain de son entrée à Jérusalem, Notre-Seigneur, sortant de Béthanie où il était allé passer la nuit, eut faim ; apercevant un figuier, il s'approcha pour y cueillir quelques fruits. Mais l'arbre, tout verdoyant qu'il fût, n'en portait aucun. Alors il le maudit et à l'instant le figuier se dessécha. « A cette vue les disciples étonnés dirent : « Comment le figuier a-t-il séché tout d'un coup ? » — Jésus leur répondit : « En vérité, je vous le dis, si vous avez la foi et si vous n'hésitez pas, non seulement vous ferez ce qui est arrivé au figuier, mais vous direz à cette montagne : « Ote-toi de là et jette-toi à la mer, » et elle le fera ; et tout ce que vous demanderez avec foi dans la prière, vous l'obtiendrez. » (Math., XXI, 20-22).

C'était, donnée aux Apôtres, l'explication du miracle, récompense de la foi.

Le bruit de ce miracle se répandit rapidement. D'ailleurs, étant donnée la disposition des lieux, on pouvait apercevoir du Temple même le feuillage jauni du figuier se détachant sur les vertes frondaisons du versant opposé. Les Juifs, eux aussi, veulent connaître l'origine de ce pouvoir merveilleux dont dispose Jésus : aussi font-ils cercle autour de lui pour l'interroger.

Notre-Seigneur, connaissant leur fourberie, leur demande de répondre d'abord à une question qu'il va leur poser : « Le baptême de Jean était-il de Dieu ou des hommes ? » Répondre qu'il était de Dieu, c'était s'exposer au reproche de n'y avoir pas cru ; répondre qu'il était des hommes, c'était s'aliéner le peuple qui tenait Jean pour un prophète. Ils répondent donc, avec leur mauvaise volonté habituelle, qu'ils n'en savent rien. Et Notre-Seigneur de répliquer : « Et moi non plus je ne vous dirai pas d'où vient ma puissance. »

Cependant, pour ne pas leur refuser toute lumière, il leur expose le cas de deux frères qui ont reçu de leur père l'ordre d'aller travailler à sa vigne. L'un répond : « non » ; cependant, après réflexion, il y va. L'autre répond : « oui », mais n'en fait rien. « Lequel des deux a fait la volonté du père ? » demande Jésus. — « Le premier, » répondent-ils. — « Eh bien ! reprend Jésus, les publicains et les courtisanes arriveront avant vous au royaume de Dieu. Car Jean, envoyé de Dieu, est venu vers vous et vous n'avez pas cru en lui, mais les publicains et les courtisanes y ont cru. » (Math., XXI, 31-32). Ainsi, après avoir prédit la perte du peuple juif qui, tout chargé de promesses comme le figuier verdoyant, n'a cependant produit aucun fruit, Notre-Seigneur donne la raison de cette réprobation : le peuple juif qui, pendant plus de mille ans, a par son culte et ses sacrifices répondu : « oui » à Dieu, a refusé l'adhésion de sa foi au dernier envoyé de Dieu ; tandis que la gentilité qui, pendant quatre mille ans, a répondu : « non, » va se convertir en masse et arrivera au royaume avant le peuple élu [1].

Ce rigoureux avertissement est complété par la parabole des vignerons homicides et par celle des invités aux noces. Les serviteurs du maître envoyés vers les vignerons pour percevoir les fruits de la vigne et maltraités par les vignerons, ce sont les prophètes envoyés par Dieu à son peuple, notamment Isaïe et Jérémie. Enfin le propre Fils de Dieu, Jésus, subit le même sort : appréhendé, il est conduit hors des murs de la ville et mis à mort. Les invités aux noces qui refusent de venir sous divers prétextes, ce sont encore les Juifs qui ne veulent pas du banquet eucharistique et céleste que Dieu leur a préparé et qui sont remplacés à la Table sainte par les païens venus de partout.

N'est-ce pas ce qui s'est réalisé et ce qui se réalise encore, aujourd'hui où l'Evangile est prêché à toutes les nations parmi lesquelles le Christ cueille des fruits de sainteté, tandis que les Juifs s'obstinent dans leur entêtement à ne pas croire à l'envoyé de Dieu ?

* *

M. f., il y a bien des leçons pour nous aussi dans les quelques faits dont je viens de vous rappeler le souvenir. Vous les avez sans doute remarquées et recueillies au passage. La foi en Dieu, particulièrement en la puissance et en la bonté de Jésus ; la nécessité de corriger et de dompter la mauvaise nature ; l'humilité, la droiture d'intention, la bonne volonté : en voilà plus qu'il ne faut pour faire l'objet d'un examen de conscience réfléchi et de sérieuses résolutions.

Faisons cet examen et prenons ces résolutions aux pieds du Sauveur, dans l'attitude où nous avons vu Marie-Madeleine. Nos fautes ont peut-être été nombreuses et graves ; la foi et l'amour, fécondés par les mérites du Christ, voilà tout ce qu'il réclame pour nous en décharger. Profitons de cette semaine bénie pour développer en nous, par la contemplation des souffrances du Sauveur, ces bonnes dispositions grâce auxquelles nous entendrons à notre tour les paroles tombées jadis des lèvres du Maître : « Allez ! votre foi vous a sauvé, » ou encore : « Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Ainsi soit-il.

FIN

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX

FAITES VOS PAQUES

Mes frères,

Mon devoir est de vous rappeler à tous l'obligation de faire vos Pâques. Je sais qu'il n'y a pas beaucoup d'abstentionnistes parmi vous ; il y en a quelques-uns cependant. Que ceux-là veuillent bien me pardonner ma hardiesse et mon insistance. Je leur dis avec la Sainte Eglise : « Jésus-Christ vous attend ; vous avez trop tardé, décidez-vous ! »

Tous les fidèles sont conviés à la Table sainte, de même que tous les Hébreux furent convoqués à célébrer la Pâque par le festin de l'Agneau. Sur l'ordre de Moïse, ils vinrent, les reins ceints et à la main le bâton de voyage, prêts à se mettre en route sans retard vers la Terre promise. Faites comme eux, répondez à l'appel qui vous est adressé. C'est pour vous un devoir.

Et vous ne pouvez avoir, pour vous y dérober, que de mauvaises raisons.

I

Faire vos Pâques, m. f., est un devoir pour vous, car il y a un précepte divin qui ne se borne pas à vous y inviter seulement, mais qui, à la lettre, vous y oblige : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, dit Jésus, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » (Jo., VI, 54). Or, il vous faut vivre surnaturellement, si vous voulez faire votre salut. Donc il vous faut participer à la chair et au sang du Fils de l'Homme ; donc il vous faut communier. Je ne

[1] Cf. Chan. Geslin, *ibid.*

sais pas comment un chrétien pourrait éluder ce raisonnement.

Communier à Pâques est encore un devoir pour vous, parce que l'Eglise vous en fait un commandement : « C'est un précepte divin, nous dit le Concile de Trente, d'honorer le souvenir du Maître qui est mort pour nous ». Or l'Eucharistie est justement le mémorial de sa Passion, de ses souffrances et de sa mort pour notre salut. C'est donc un devoir d'obéir à ce divin précepte en communiant à Pâques, comme l'Eglise vous le rappelle par les deux versiculets que vous connaissez depuis votre enfance :

Ton Créateur tu recevras
Au moins à Pâques humblement.

Enfin, c'est un devoir pour vous de communier, parce que, de même que vous devez vous nourrir pour ne pas mourir ; que vous n'avez pas le droit de vous laisser mourir de faim, sous peine de commettre un suicide, c'est-à-dire un crime ; de même vous n'avez pas le droit de priver votre âme de sa nourriture spirituelle, de la laisser périr d'inanition. Par conséquent, il vous faut absolument recourir à l'aliment surnaturel qui vous est offert, comme vous recourez à la nourriture corporelle pour entretenir votre vie physique.

Si vous ne le faites, *qui* ou *quoi* conservera en vous la vie divine ? *Qui* ou *quoi* l'augmentera ? la réparera ? la fortifiera ? Il n'y a rien d'autre au monde. Il vous faudra mourir spirituellement. Eventualité plus grave que cette mort naturelle qui nous attend tous, qui nous ravit à la terre, mais qui, du moins, peut nous donner le bonheur éternel. La mort spirituelle, c'est le risque, parfois la certitude du malheur éternel au delà du tombeau !

Jésus a marqué lui-même d'un trait net et décisif les effets de la communion. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra par moi. » (Jo., VI, 56-7). « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » (*Ibid.*, 53-4). Ainsi, m. f., vous qui viendrez, sensibles à mon invitation et dociles aux injonctions du Maître, à la Table sainte, recevoir sa chair et son sang divins, vous vivrez. Vous qui n'écoutez ni le Christ ni son prêtre, c'est écrit : vous n'aurez pas la vie en vous. Privation de grave conséquence, car, encore une fois, cette vie surnaturelle reçue ici-bas a son prolongement dans l'autre vie et en est la condition préalable nécessaire.

Il y a ainsi dans l'humanité, en vue de l'éternité, un classement anticipé qui se fait ici-bas par rapport au Christ, un classement libre qui prépare l'autre, un classement qui prend sa fixité sous le coup de la mort et que le Christ enregistrera au Jugement final et stabilisera pour toujours. Car c'est lui qui aura le dernier mot. Il recevra ceux qui l'auront reçu ; il refusera d'accueillir ceux qui auront refusé de le recevoir.

II

Les raisons que vous invoqueriez pour ne pas faire la communion pascale ne seraient le plus souvent que des prétextes. Jésus lui-même vous en montre la vanité, l'inanité ridicule.

« Un homme, dit-il, fit un jour un grand festin auquel il invita un grand nombre de convives. A l'heure du repas, il envoya son serviteur dire aux convives qu'ils pouvaient venir ; que tout était prêt. Comme s'ils s'étaient entendus, tous s'excusent. Le premier dit : « J'ai acheté une terre, il faut nécessairement que je l'aille voir. Excusez-moi, je vous prie. » — Le second : « J'ai acheté cinq paires de bœufs et je vais les essayer. Excusez-moi, je vous prie. » — Un autre dit : « Je viens de me marier, je ne puis me rendre à cette invitation. »

Le jour où Notre-Seigneur promulgua cette parabole, il pensait à plusieurs d'entre vous, m. f., et à tant de chrétiens qui mettent leur intérêt ou leur plaisir au-dessus du plus sacré de leurs devoirs et même du plus doux de leurs bonheurs.

Dieu vous dit : « Venez à mon festin ; tout est prêt. » Vous répondez : « J'ai quelque chose de plus pressé à faire. » — Quoi donc ? — « Une affaire d'intérêt que je ne veux pas manquer... J'ai conclu un marché, je veux m'assurer que je ne suis pas dupe... Je suis retenu par mon cœur et par mon plaisir... »

Que ne répondez-vous pas à ce Dieu qui vous appelle ?

Vous dites : « Je ne fais pas mes Pâques, c'est vrai, mais je n'en suis pas moins bon chrétien pour cela ! » Ou encore : « Je ne suis pas digne en ce moment ! » A moins que vous ne trouviez cette échappatoire : « Ceux qui communient ne valent pas mieux que les autres. »

Dans tout cela, pas une raison valable, et vous le savez bien, car votre conscience vous dit intérieurement que vous n'êtes pas sincères avec vous-mêmes, et que c'est votre égoïsme ou vos passions qui refusent le festin de Dieu. Les affaires ? Est-ce une heure passée à l'église qui vous empêchera d'en prendre soin ? Votre fortune ? Sera-t-elle compromise ou diminuée parce que Dieu, auteur de tout bien, sera votre hôte et votre commensal ? Vos plaisirs ? Ils sont légitimes, je suppose ; seront-ils moins doux si Dieu y est mêlé, s'il les élève et les sanctifie ?

Et ne dites pas que vous êtes, bien que vous ne communiiez pas, aussi bon chrétien que celui qui communie. Vous savez bien que la communion est une loi divine et ecclésiastique, et qu'il n'est de bons et vrais chrétiens que ceux qui se soumettent aux lois de Dieu et de l'Eglise. Quant à votre indignité, vous n'avez qu'à vous confesser, elle se transformera immédiatement en dignité, puisqu'il suffit d'être pur pour s'approcher de la sainte Table.

Ne nous faisons pas d'illusions, m. f., il n'y a que de vains prétextes dans les raisons qu'on vous oppose. La raison profonde, unique, c'est que nous sommes faibles devant le devoir, c'est que la communion nous obligerait à un effort moral qui nous coûte et à des réformes dont la seule pensée effraie notre faiblesse. Assis depuis des années dans notre vie médiocre, peut-être coupable, nous refusons d'en sortir. On a peur d'être forcé de devenir meilleur. On a peur d'être obligé de rompre certaines habitudes trop chères. Toutes les autres raisons sont fausses : celles-là seules sont vraies.

Je vous ai dit loyalement la vérité : c'est pour vous une obligation de faire vos Pâques. Même vous qui, jusqu'à ce jour, avez reculé devant cette démarche nécessaire, vous vous rendrez à mon instante sollicitation : vous ferez vos Pâques !

S'il y a, dans votre vie, des péchés graves, vous les confesserez ; vous prendrez de bonnes résolutions ; vous ferez vos Pâques !

Si vous avez, comme tant d'autres, peur de l'opinion, vous vaincrez le respect humain ; vous ferez vos Pâques !

Donc, tous, m. f., vous communierez à Pâques ; mais laissez-moi l'espérer : vous ne vous contenterez pas de cette communion disciplinaire ; vous ne voudrez pas aller à Dieu, poussés, forcés par une loi. Vous obéirez à votre cœur et à votre foi, et pour le bien de votre âme, — peut-être pour son salut, — vous communierez d'autres fois dans l'année.

Vous, les bons, les meilleurs chrétiens de cette paroisse, soyez les chefs de file et les entraîneurs.

Vous aiderez, par votre généreuse et crâne attitude, les autres à vaincre leur apathie et leur respect humain. A vous tous, et par l'accession des bonnes volontés les plus courageuses, vous formerez un groupe, un groupe ardent, apostolique, combatif, dont le contagieux exemple attirera toujours plus de convives à la Table sainte !

L'Eucharistie deviendra alors pour notre chère paroisse, — et c'est dans cette intention que Jésus l'a instituée, — un régime régulier d'alimentation spirituelle et surnaturelle, régime nécessaire à l'entretien de sa vie chrétienne, seule espérance de salut. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XXI

Dimanche des Rameaux

LES SOUFFRANCES DE JÉSUS

« O vous tous qui passez sur le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne ! » (Thren., I, 12). Ces paroles du prophète Jérémie, que l'Eglise place sur les lèvres de Notre-Seigneur en ces jours où elle commémore sa Passion, ne vous ont-elles pas semblé être l'expression de la plus stricte vérité, tandis que vous entendiez le récit du drame par lequel s'opéra notre rédemption ? Extrêmes furent en effet les souffrances de Jésus ; et ces quelques réflexions vous aideront à le mieux comprendre.

I

Considérons, en premier lieu, ce qu'il endura en son *corps*.

Celui-ci avait été formé en Marie par le St-Esprit lui-même, sans l'intermédiaire d'une cause créée, et comme les œuvres de Dieu sont parfaites, il possédait, admirablement équilibrées, toutes les qualités qui lui convenaient. Rappelons-nous seulement le nombre d'années que vécurent Adam et les patriarches, alors que le péché n'avait pas encore produit complètement sur notre nature ses honteuses déchéances, et nous n'aurons là encore qu'une faible idée de la manière dont le corps du Christ était adapté aux fonctions diverses de sa vie. Il jouissait, en particulier, d'une sensibilité exquise : ses facultés, beaucoup plus subtiles que les nôtres, étaient vivement impressionnées par leurs objets ; elles les percevaient avec intensité et en démêlaient sans erreur toutes les nuances.

L'éducation, au surplus, n'avait fait que développer ces merveilleuses aptitudes. Le progrès que S. Luc nous rapporte de Jésus (II, 52) portait principalement sur les connaissances qui s'acquièrent par les sens, et nul doute qu'en lui ne se soit vérifiée la loi commune d'après laquelle les facultés se perfectionnent par l'exercice. Notons aussi que nulle maladie et nul vice n'étaient venus les émousser, comme il en arrive trop fréquemment pour nous.

Il en résulte que Notre-Seigneur devait ressentir, incomparablement plus que le commun des hommes, la souffrance corporelle. Contemplez maintenant comment celle-ci l'atteint par chacun de ses sens.

D'une manière générale, elle affecte surtout celui du toucher, réparti sur tout le corps. Dans le cas présent, on peut dire avec raison du Christ, avec le prophète Isaïe : « De la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y a en lui rien de sain » (I, 6) : c'est, au front, la couronne d'épines avec ses pointes longues et acérées ; ce sont, sur le visage, la souillure des crachats et la meurtrissure des soufflets ; sur le corps apparaissent les sillons sanglants creusés par les coups de fouet et la marque des lambeaux de chair arrachés avec les vêtements ; les membres sont violemment distendus sur la croix ; enfin et surtout, de longs clous traversent les mains et les pieds, endroits particulièrement sensibles à cause des nerfs qui s'y trouvent réunis, et y font des blessures qu'agrandit sans cesse le poids du corps.

Le sens du goût est, lui aussi, cruellement atteint : le fiel dont on abreuvera le Sauveur n'est rien à côté de la soif ardente qui dessèche son palais, supplice terrible, au dire de tous les auteurs, supplice qui est le seul, entre tant d'autres, à lui arracher une plainte. Que l'on ajoute à cela le triste spectacle qui s'offre à ses yeux, les clameurs de haine qui montent jusqu'à ses oreilles, l'odeur fétide qui se dégage de ce lieu réservé à l'exécution et à l'ensevelissement des malfaiteurs, et l'on comprendra aisément comment tous les maux se sont donné rendez-vous sur sa chair adorable.

II

Son *âme*, elle aussi, fut affligée de tourments sans nombre.

Une précision, cependant, s'impose. L'âme de Notre-Seigneur, depuis le premier instant de son existence, jouissait de la vision béatifique, et celle-ci ne cessa jamais, ne fût-ce qu'un seul instant, de lui faire goûter les joies ineffables des bienheureux. Mais, semblable à ces hautes montagnes dont le sommet est baigné des rayons du soleil, tandis que la base est assaillie par la tempête, elle ne possédait ce bonheur que dans sa partie supérieure, celle que les opérations des sens n'atteignent pas ; dans sa partie inférieure elle éprouvait d'indicibles tortures.

De la part de Dieu, vers qui elle se portait de tout son élan, c'était l'abandon apparent. Le Père semblait avoir oublié ce Fils dans lequel il avait mis toutes ses complaisances ; ou plutôt, s'il s'en souvenait, c'était pour ne plus voir en lui que celui qu'il avait « fait péché pour nous » (II Cor., V, 21) ; c'était pour exercer sur lui les rigueurs de sa justice outragée et le poursuivre de toute la haine qui l'anime envers le péché.

Chacun des crimes du genre humain, depuis celui du Paradis terrestre jusqu'au dernier dont la terre sera le théâtre, chacune de nos fautes, à nous qui sommes ici rassemblés, se présentait à sa pensée, avec sa laideur particulière, et l'âme du Christ, si pénétrée d'amour pour Dieu, frémissait à la vue de cet océan d'insultes et de révoltes qui se déchaînait contre le ciel.

Jésus se voyait aussi dépouillé de tout, même des biens auxquels l'homme s'attache le plus légitimement : son honneur avait sombré dans les moqueries et les injures, sa réputation dans une honteuse condamnation et le crucifiement entre deux voleurs : la plupart de ses amis l'avaient abandonné, un autre l'avait trahi et le premier de tous l'avait renié ; ses vêtements, seule fortune qu'il possédât, lui avaient été enlevés et les soldats se les étaient partagés. Il devait aussi renoncer aux joies de la famille, en se séparant de sa Mère et en la confiant à un autre, après avoir eu le cœur déchiré par le spectacle de sa douleur. Enfin le spectre de la mort, devant lequel la nature éprouve une horreur instinctive, se dressait devant lui, toujours plus proche.

* *

Il avait donc bien raison de dire à sainte Angèle de Foligno : « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée. » La plus élémentaire gratitude nous impose, en retour, de ne pas l'aimer non plus pour rire. Prenons donc la résolution de ne rien lui refuser de ce qu'il nous demande, quoi qu'il puisse nous en coûter. Ainsi soit-il.

LA PREDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

23

Le lierre

Quand nous nous promenons dans la forêt, ou le long de certaines haies, nous voyons notre prédicateur de ce soir attaché à de grands arbres et s'élevant, sans échelle, aussi haut qu'eux. Demandons-lui son secret. Ce prédicateur c'est le lierre.

I. — Demeurer toujours jeune

« O homme, tu me vois toujours vivace, toujours vert, malgré les frimas : je t'invite à rester, toi aussi, toujours jeune, toujours rempli de sève et de vie. »

Est-il possible de rester toujours jeune ? Non, s'il s'agit des années : la jeunesse passe et bien vite ; le temps nous emporte avec lui ; impossible de nous arrêter, même une seconde.

Alors y a-t-il une autre manière de s'arrêter ? Oui, il est possible de garder quelque chose de sa jeunesse et même de son enfance : à savoir les habitudes, les dispositions, la manière d'envisager les choses. Et c'est dans ce sens qu'il faudra pouvoir dire qu'on reste jeune.

— Pour cela, à quel âge faut-il s'arrêter, et que faudra-t-il garder de cet âge ? Nous ne voudrions pas rester à l'âge des tout petits. — Vous vous trompez bien. Ce n'est pas grand garçon, mais petit enfant, qu'il faut demeurer. Ce sont les petits que Jésus aime, caresse et bénit, c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent qu'il réserve le royaume des cieux : « *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* » (Math., XVIII, 3). C'est donc à l'enfance qu'il faut s'arrêter et au besoin revenir. Mais que faut-il garder de l'enfance ?

1° *L'innocence.* L'enfant ignore le mal. Puissions-nous l'ignorer encore ! Et si, malheureusement, nous l'avons appris trop tôt, il faut au moins nous en séparer par une extrême délicatesse de conscience.

2° *La simplicité, la candeur, l'humilité.* Oh ! quelle est belle, cette simplicité, cette candeur de l'enfant qui se montre tel qu'il est, qui ne cherche pas à se distinguer des autres, qui surtout ne se met pas au-dessus des autres ! Restons nous-mêmes simples, petits, en nous comportant sans détours, en ayant peu d'estime pour nous et en agissant avec les autres comme des enfants.

3° *L'abandon, l'obéissance.* Le petit enfant s'abandonne complètement entre les mains de son père, se laisse porter à droite, à gauche ; il ne s'appartient pas : il est à son père et à sa mère. Ainsi devons-nous être à tout âge entre les mains de Dieu et n'avoir pas d'autre volonté que la sienne, en nous soumettant pleinement à tous ceux qui sont les dépositaires de son autorité.

4° *L'union à Jésus, notre petit frère,* par un amour bien franc, bien sincère, qui nous lie à lui et nous permette de dire comme le lierre : « Je meurs où je m'attache. »

II. — Chercher des appuis solides

« Pour croître et m'élever, je m'attache par les racines adventives de mes petites branches aux arbres, aux grands murs. Vous aussi, jeunes gens qui êtes si fragiles, si chancelants, attachez-vous à de solides appuis pour pouvoir vous élever. »

La jeunesse ne peut s'avancer seule vers les sommets de la sainteté : il lui faut des appuis, car elle est ignorante, imprévoyante, remplie d'illusions. Elle ignore encore tout de la vie ; elle se trompe sur tout, sur le monde et sur elle-même, sur le présent et sur l'avenir. Elle est de plus imprudente et téméraire : elle ne voit pas le danger, ou, si on le lui fait voir, elle se croit assez forte pour le braver. Elle est fragile, faible, facile à entraîner : elle s'attache vite et fortement et ses affections sont les cordes que le démon lui met au cou pour la conduire à l'abîme. Aussi pour combien de jeunes gens et de jeunes filles la jeunesse est marquée par des chutes lamentables qui compromettent tout !

Si la jeunesse veut rester debout et monter, il faut qu'elle s'attache à quelque chose de solide.

1° A *Jésus* d'abord, à sa parole, par une foi ferme et sans réserve, à son bras tout-puissant par la prière continuelle, à sa personne par son saint amour et surtout par la communion fréquente et fervente.

2° La jeunesse, pour rester vertueuse, a besoin de s'appuyer sur le *prêtre,* représentant de Jésus auprès d'elle. Pour cela elle doit aimer le prêtre, avoir confiance en lui, se laisser conduire docilement par lui. Et pour que le prêtre puisse la conduire prudemment, il faut que la jeunesse aille à lui en toute simplicité et en toute candeur, qu'elle soit ouverte et franche avec lui, qu'il puisse lire dans son cœur comme on lit dans un livre ouvert.

3° La jeunesse doit en troisième lieu s'appuyer sur les *parents,* guides et soutiens naturels de leurs enfants. Ceux-ci ne doivent pas faire de cachotteries envers leurs parents, ils n'entreprendront rien sans leur demander conseil, surtout s'il s'agit de projets d'avenir, de mariage. Ils ne doivent pas avoir avec leurs parents un mauvais esprit d'émancipation, d'indépendance.

4° La jeunesse doit aussi respecter et consulter les *vieillards* qui ont plus d'expérience, qui souvent voient bien plus clair et peuvent donner de bons conseils, et ne pas croire qu'étant dans un siècle d'inventions et de progrès, elle n'a rien à apprendre d'eux.

III. — Une sainte émulation

« Quand j'ai de bons appuis, je monte sans cesse et bien haut, aussi haut que les plus hauts murs et les plus grands arbres. Vous, les jeunes, vous devriez avoir la sainte ambition, en vous appuyant sur les saints qui vous ont devancés et en suivant leurs exemples, de monter bien haut comme eux. Quod isti et istæ, cur non ego ? »

Pourquoi ne pourriez-vous pas et pourquoi ne feriez-vous pas ce que d'autres, souvent moins bien partagés que vous, ont pu faire et ont fait avant vous ? Assurément, par vous-mêmes vous ne pouvez rien, mais avec Jésus vous pouvez tout. « *Omnia possum in eo qui me confortat.* Je puis tout en celui qui me fortifie. » (Philip., IV, 13).

Vous pouvez devenir des saints et vous le devez, puisque Dieu vous le demande : « *Sancti estote quia ego sanctus sum.* » (Levit., XI, 44). Dieu ne demande pas l'impossible, ou s'il le demande, c'est qu'il s'offre à nous donner ce qu'il faut pour le rendre possible et même facile.

Voyez les deux beaux exemples que l'Eglise vient de mettre sous nos yeux en canonisant le saint Curé d'Ars et la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Jusqu'où ces deux saints ne se sont-ils pas élevés ? Pourquoi notre paroisse ne donnerait-elle pas aussi des saints ?

24

Le papillon

Ce soir, nous avons un prédicateur qui ne fait pas de bruit en voltigeant à travers la prairie, mais qui est si gracieux qu'on en fait des collections pour orner les appartements. Il s'agit du papillon.

I. — Notre condition

« *Par mes différentes transformations, ô chrétien, je te rappelle les différentes phases par lesquelles passera ton corps, et te donne un gracieux symbole de la résurrection future.* »

1. Le papillon a commencé par être *chenille ;* et la chenille est un être rampant, repoussant, malfaisant. Elle se traîne lourdement, on l'écrase sous ses pieds. Mais malgré sa lenteur, elle trouve le moyen de faire bien des ravages sur les plantes et sur les arbres qu'elle peut même faire périr.

Voilà bien l'image de notre pauvre corps. Lui aussi est lourd, pesant, nous le traînons péniblement. Sous une mince enveloppe, il n'est qu'un composé d'humeurs, de pourriture, un réceptacle d'ordures.

Mais comme il est uni à notre âme, il lui communique ses instincts grossiers, il la pousse au dommage en lui faisant ronger en elle-même et dans les autres les belles fleurs des vertus chrétiennes.

Oh ! quel mal le corps peut faire à la vie surnaturelle quand on le laisse dominer, quand on ne le met pas sous les pieds en mourant à ses concupiscences ! Il détruit tout ce qu'il y a de bon dans l'âme et finit par la tuer elle-même. Ce n'est donc pas sans raison que S. Paul s'écriait : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom., VII, 24). Ecrasons donc cette rampante chenille qu'est notre chair, écrasons-la par la mortification et la pratique de la chasteté !

2. Après un certain temps, la chenille se transforme en *chrysalide,* être informe, apparemment sans vie, et caché dans des endroits obscurs. Voilà bien le symbole de notre corps au tombeau. Il n'apparaît plus, il est sous terre. Il est informe, car bien vite il se décompose et perd complètement son premier aspect. Mais en réalité, cependant, le tombeau n'est pas l'anéantissement pour le corps : c'est la semence, c'est le dortoir, c'est la chrysalide d'où sortira le papillon.

3. Un jour, quand brille un beau soleil, la chrysalide s'entr'ouvre et il en sort un gracieux et agile *papillon* qui s'envole dans la prairie pour cueillir le miel des fleurs. Voilà bien l'image de la résurrection glorieuse. Au dernier jour, en effet, à l'appel de l'ange qui dira aux morts : « Levez-vous ! » et quand paraîtra tout brillant de gloire le Soleil de justice, de la cendre et de l'infection des tombeaux sortiront des corps glorieux qui s'envoleront dans le ciel pour y boire à longs traits au torrent des voluptés divines. Et de même que les papillons charment les yeux par leurs couleurs, de même les corps glorieux charmeront toute la cour céleste par le reflet éclatant des vertus dont ils auront été les instruments pendant la vie.

II. — Se défier de ce qui brille

« *Séduit par l'éclat de la lumière d'une lampe, je viens voltiger autour. Je finis par m'y brûler les ailes et même par m'y brûler tout entier. Jeunesse imprudente qui joues avec le feu et te laisses prendre à ce qui brille, pareil malheur te menace : prends garde !* »

Jeunes gens, jeunes filles, on ne peut trop vous faire cette recommandation. Comme le papillon, vous vous laissez facilement séduire par ce qui brille, par ce qui plaît aux sens, par des affections irraisonnées. Vous regardez avec des yeux d'envie, vous tournez autour, et vous laissez ainsi captiver votre cœur. De folles passions s'éveillent en vous, vous ne voyez plus le danger, vous vous rapprochez de plus en plus du feu, c'est-à-dire de ceux ou celles qui l'allument en vous. On a beau vous avertir de cesser telles fréquentations, d'éviter telles entrevues solitaires. Vous n'entendez rien, vous ne voyez plus que ce qui vous attire. Votre cœur, pris par l'affection déréglée de la créature, ne peut plus s'élever vers Dieu : vous vous êtes brûlé les ailes de la prière.

Et quand on a les ailes brûlées, on tombe dans la flamme et on y meurt. « *Femina ignis, vir stuppa, diabolus flabellum.* » (S. Jérôme). Ainsi la jeunesse qui s'est laissé prendre aux appâts d'une beauté d'emprunt, aux attraits de la vanité, des amusements dangereux, des compagnies suspectes, des lectures passionnantes, des spectacles licencieux, finit par y laisser la vie de son âme et par tomber, non plus dans le feu passager d'une lampe, mais dans les flammes éternelles de l'enfer. Avis à vous, jeunesse !

III. — Les esprits superficiels

« *Je papillonne, c'est-à-dire je ne fais que voltiger et effleurer les plantes : je suis dans mon rôle. Mais bien des hommes sont plus papillons et plus superficiels que moi, ce qui ne leur convient nullement.* »

On rencontre un peu partout ces hommes-papillons. Ce sont :

1° *Les demi-savants.* Ils ont pris une petite *teinte,* quelques bribes de certaines sciences, mais sans rien approfondir. Ils n'en sont pas moins pédants, prétentieux, orgueilleux, voulant parler de tout sans rien savoir. Ils ont la bouche pleine du mot de « *science* », ils veulent en imposer à tous ; mais en réalité ils ne sont que des ignorants et des sots qui veulent décider et trancher là où ils n'ont aucune compétence pour le faire.

2° *Les caractères inconstants.* Ils essaient de tout sans s'arrêter à rien. Ils changent d'idées, de métier, de conduite, de position, de pays, et où qu'ils soient, ils n'attendent que le moment de passer ailleurs : pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Comment les fixer ? Il faut les attacher au Christ qui est la pierre solide, inébranlable, et bien leur faire comprendre la grande leçon donnée par lui : « *Unum est necessarium,* une seule chose est nécessaire. » (Luc, x, 42). Laquelle ? « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice. » (Math., VI, 33). Qu'ils se détachent donc de tout ce qui passe pour s'attacher à ce qui demeure, c'est-à-dire à Dieu seul et à ce qui nous mène à Dieu.

3° *Ceux qui se laissent conduire par leur imagination volage et ne savent pas la régler.* On a appelé, et avec raison, l'imagination la *folle du logis.* Comme le papillon, elle se promène à l'aventure et s'arrête à ce qui brille et plaît aux sens, plutôt qu'à ce qui est bon. Elle devient ainsi un très grand danger pour l'âme. C'est elle qui ouvre la porte aux mauvaises pensées et à toutes les séductions du mal. Il faut donc la tenir en laisse, par la vigilance, la réflexion, le souvenir fréquent de la présence et du regard de Dieu.

4° *Ceux qui travaillent sans ordre, sans méthode et sans suite.* Cela est vrai pour toutes sortes de travaux. Considérons, par exemple, le travail intellectuel : si l'on veut devenir savant, il ne faut pas s'appliquer à cent études à la fois, ni papillonner sur mille sujets : il faut commencer chaque science par le commencement. « *Timeo hominem unius libri.* Je crains l'homme qui n'a qu'un livre, » car il sera vraiment un rival, un émule difficile à surpasser.

25

Le printemps

On aime à voir revenir ce prédicateur chaque année, après la neige et les frimas de l'hiver. C'est le printemps, qui nous ramène la verdure et les fleurs.

I. — Le renouveau spirituel

« Je suis la résurrection de la nature après l'hiver. Je suis ainsi le symbole de l'Eglise naissante au temps des Apôtres et celui d'une paroisse chrétienne au jour de Pâques. »

1. *Symbole de l'Eglise naissante.* Le printemps trouve la nature morte, les arbres n'ont plus de feuillage, les prairies n'ont plus de verdure, les oiseaux ne chantent plus dans les bois. Mais voilà que le soleil monte plus haut à l'horizon et envoie plus de lumière et de chaleur. La neige fond, la pluie tombe plus chaude. Aussi les plantes reprennent vie et beauté, les oiseaux reviennent et font entendre leur joyeux ramage, les cultivateurs recommencent les travaux des champs.

Voilà bien ce qui se passa au temps de Notre-Seigneur et des Apôtres. Avant eux, c'était la mort partout, car c'était le froid dans les cœurs, même au sein de la nation privilégiée de laquelle devait sortir le Messie. Dieu n'était plus ni connu ni aimé de la plupart des hommes. Le soleil de la lumière divine ne se montrait qu'à l'horizon, annoncé par les patriarches et par les prophètes.

Mais Jésus naît : c'est le soleil qui commence à monter. Quand il est élevé sur la croix, il devient le soleil assez chaud pour embraser les cœurs refroidis : « *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi, » avait-il annoncé (Jo., XII, 32). Les Apôtres prêchent le Christ crucifié, ravisseur des cœurs. L'amour de Dieu renaît dans les âmes, et avec l'amour les fleurs des vertus chrétiennes qui produisent les fruits des bonnes œuvres. La terre retentit des chants de louange et de reconnaissance en l'honneur du Tout-Puissant. Désormais ce sera l'éternel printemps dans le monde des âmes, car l'Eglise continuera la mission des Apôtres jusqu'à la fin du monde ; elle fera naître ou renaître à la vie divine les âmes qui ne l'ont pas encore ou qui l'ont perdue. Remercions Jésus de nous avoir ainsi ramené le printemps.

2. Le printemps, c'est la *paroisse chrétienne à Pâques.* Avant Pâques, pour les paroisses, c'est le Carême, et le Carême, c'est l'hiver. C'est le froid des grandes et terribles vérités ; c'est le deuil de la pénitence ; c'est dans les âmes le travail de la mortification du vieil homme. L'Eglise a cessé tous ses chants de joie, surtout le céleste *Alleluia.*

Mais à Pâques, le soleil véritable, le Christ, a brillé plus chaud. Le Jeudi et le Vendredi Saints, il a dardé sur nous, de son Eucharistie et de la croix, les plus ardents rayons de son amour, comme le soleil à midi. La glace des cœurs a fondu, la vie y est revenue par la foi et le repentir. La communion pascale les a fait reverdir en leur donnant une nouvelle sève, une nouvelle vigueur pour l'accomplissement du devoir. Les bons sentiments, les bonnes résolutions sont la verdure pleine d'espérance qui annoncent une belle récolte. Et pendant que les oiseaux chantent et voltigent au dehors, les âmes aussi chantent leur joyeux *Alleluia.*

II. — Le printemps de la vie

« Jeunesse, tu es, comme moi, le temps qui prépare l'été et l'automne. Sois un bon printemps ! »

Le printemps est le moment de la beauté, de la verdure et des fleurs ; c'est le temps où tout sourit dans la nature. De même la jeunesse est le bel âge. Il est, ou au moins il devrait être l'âge de la candeur et de l'innocence et par suite de la vraie beauté. C'est le temps aussi des rêves dorés, des espérances.

Mais tout cela passe et s'enfuit bien vite. Le printemps disparaît aussitôt pour faire place à l'été. Ainsi la fraîcheur et la beauté de la jeunesse bientôt se fanent et se flétrissent, ses rêves font place à la sévère réalité ; ils s'évanouissent comme les bulles de savon qui amusent les enfants.

Mais la jeunesse, comme le printemps, doit avoir son côté sérieux. Au printemps, il ne faut pas seulement cueillir des fleurs et chanter, il faut semer pour préparer la récolte dans les jardins et dans les champs ; il faut engraisser, greffer et tailler les arbres.

Ainsi doit-il en être, jeunes gens, du temps de votre jeunesse. Il faut l'employer à faire le travail dont nous avons parlé au sermon des « semailles. » Dans la jeunesse, il faut aussi tailler l'arbre de votre âme pour lui faire donner plus de fruit ; il faut en retrancher les bourgeons gourmands qui prendraient la sève sans rien produire, je veux dire qu'il faut retrancher de votre âme surtout l'amour-propre, qui fait qu'en voulant se contenter et se rechercher soi-même, on ne porte point de fruit pour le ciel.

Le printemps est aussi le temps de la greffe. La greffe, pour votre âme, c'est l'union étroite avec Jésus-Christ qui est la tige et qui vous communique la sève de son Esprit ; c'est la réalisation du désir de Jésus : « Demeurez en moi et moi en vous, pour que vous portiez du fruit. » (Jo., XV, 4).

ALLOCUTION POUR UNE MESSE DE DÉPART

LE VRAI PACIFISME

Mes chers amis,

Vous allez quitter vos foyers. La patrie vous appelle pour veiller à sa garde ; elle vous demande de consacrer à sa protection l'une des plus belles années de votre jeunesse. Vous adresser la parole à cette occasion m'est un honneur et une fierté. Ma joie cependant, je ne puis m'empêcher de le dire, est altérée par un certain sentiment de crainte. Pourquoi ? C'est qu'on a parfois de la peine, en une cérémonie comme celle-ci, de discerner ce qui se peut dire et surtout la mesure et la manière de le dire. On court le risque de heurter certaines idées prétendues nouvelles, idées au fond très fausses, mais dont la fausseté n'empêche point que, séduits par d'alléchantes apparences, plusieurs esprits n'en soient malheureusement trop imbus.

* *

C'est ainsi. Autrefois, alors que la société n'avait la prétention ni de marcher à rebours, ni d'avancer la tête en bas, c'était différent. Il n'est pas encore loin le temps où il suffisait d'évoquer les mots de patrie, de France, d'honneur, de défense nationale, pour être sûr de faire immédiatement la concentration des cœurs et d'émouvoir toutes les âmes. L'état militaire était estimé sacré comme une sorte de sacerdoce ; il était regardé comme un organisme essentiel du corps social, comme une profession de dévouement et de sacrifice qui avait droit à tous les encouragements, à tous les respects et à tous les honneurs. Le drapeau, image et symbole de la patrie aimée et adorée, faisait se découvrir toutes les têtes ; un frémissement d'enthousiasme envahissait les âmes et facilement les larmes venaient aux yeux quand, étalant fièrement ses trois couleurs, il passait flottant en tête de nos régiments. Des enfants de France on voulait avant tout faire des patriotes, et je me rappelle encore les paroles prononcées un jour par un homme qui se donnait avec raison pour tout autre chose, certes, qu'un « vil clérical et un odieux réactionnaire », j'ai nommé Paul Bert : « Si vous entendez par chauvin celui qui porte dans son cœur le culte de la patrie ; celui qui est décidé à sacrifier tout pour elle, même sa vie ; celui pour qui l'honneur de sa Patrie est le sien propre ; celui qui reçoit sur sa joue toutes les injures faites au drapeau, que ce soit loin ou près des frontières ; celui qui